

L'eau de jouvence

Albert Bleunard



Gloubik Éditions

2020

Ce court roman est paru au début de l'année 1900 dans la revue hebdomadaire *La Science Illustrée*. La copie que vous avez sous les yeux a été réalisée à partir des exemplaires de ma collection. Elle ne peut donc être commercialisée sans mon accord.

I. Le père la jouvence

Tout le monde, dans le bourg de Quiberon, connaissait le vieux docteur Henri Kernescop. Chacun se découvrait respectueusement en passant près de lui, car on l'aimait, cet homme qui avait soigné tant de malades avec dévouement et rendu tant de services aux pauvres gens. Le médecin, dans les villages et dans les petites villes, devient souvent le confident de bien des misères ; on a recours à sa science pour guérir ou soulager les maladies du corps, on fait appel fi son cœur et à sa générosité pour calmer les peines de l'âme. On ne s'était jamais adressé en vain au docteur Kernescop qui, grâce à sa

fortune, donnait gratuitement ses soins aux pauvres gens, et qui, grâce à sa bonté naturelle, faisait son possible pour consoler les malheureux.

Malgré ses soixante-dix ans bien sonnés, sa chevelure et sa barbe d'un blanc argenté, le docteur conservait une verte vieillesse ; il marchait légèrement courbé, mais d'un pas assuré. Son intelligence avait encore toute sa force, toute sa vigueur.

Très sceptique et absolument matérialiste dans sa jeunesse et dans son âge mûr, ses idées philosophiques s'étaient transformées du tout au tout depuis une dizaine d'années. D'athée il était devenu - un fervent catholique et voyait partout des manifestations de la divinité. Passant brusquement de la plus violente incrédulité aux croyances les plus exagérées, il admettait comme vraies les nouvelles doctrines des spirites ; il

croyait à la transmission de la pensée d'un cerveau dans un autre cerveau. Frappé par les merveilleuses découvertes de la science, il n'assignait plus aucune borne à la grandeur de la puissance humaine. Il était absolument persuadé qu'on finirait par découvrir le moyen de voler dans l'air comme les oiseaux, de nager dans l'eau comme les poissons, de transformer les métaux vils en or le plus pur, de prolonger la vie pendant plusieurs siècles. L'espoir de pouvoir prolonger l'existence humaine finissait par devenir son dada favori ; il en parlait sans cesse et ses amis le, raillaient même à ce sujet ; ils le surnommaient le Père la Jouvence. Comme la plupart des vieillards, le Père la Jouvence craignait la mort et son plus grand désir eut été de la retarder le plus longtemps possible pour lui.

Par une belle nuit du mois d'août, tiède

et embaumée des senteurs de la mer, notre bon docteur se rendait lentement de sa demeure, située près de la "modeste église du bourg, chez un de ses vieux camarades, d'enfance. Ce camarade habitait Paris, mais il venait chaque année passer la saison des bains de mer avec toute sa famille dans une jolie villa qu'il possédait au bord de la plage de Port-Maria. Le Père la Jouvence, avant d'entrer chez son ami, descendit sur le sable fin et ferme de la plage et se promena un instant pour humer l'air salin. La lune, alors dans son déclin, éclairait faiblement le paysage et montrait son pôle croissant au milieu d'un ciel constellé d'étoiles ; les feux tournants du phare de Belle-Isle scintillaient à l'horizon, à des intervalles égaux, projetant dans les airs, de longues traînées de lumière à chacun de leur passage. Des groupes de baigneurs, paresseusement couchés sur le sable, faisaient ressembler la plage à un

champ de bataille où, après le combat, les morts dorment leur dernier sommeil.

Son attention fut attirée par deux lueurs se balançant à une centaine de mètres devant lui ; il reconnut bientôt dans ces lueurs deux lanternes allumées, portées par des promeneurs qui craignaient sans doute, dans l'obscurité, de tomber dans les trous creusés dans le sable par les enfants pendant la journée. Les lanternes se rapprochaient et, chose singulière, elles semblaient tourner à certains moments et décrire les courbes les plus capricieuses. En même temps de joyeux éclats de rire se faisaient entendre. Quelques minutes après, une bande de jeunes gens et de jeunes filles, se-tenant tous par les mains, les deux en tête portant les lanternes, faisait irruption autour du docteur, l'entourait et tournait autour de lui en chantant une folle chanson. Puis, rompant le cercle, la bande

écervelée abandonna le vieillard et alla recommencer plus loin le même manège autour d'un groupe de baigneurs étendus sur le sable.

— Que c'est beau, la jeunesse ! » se dit en lui-même le docteur, en regardant s'éloigner à regret la bande des jeunes gens et des jeunes filles. Il lui prenait l'envie d'aller les rejoindre, de se mêler à eux et de partager leur joie. Mais, hélas ! il se sentait retenu à sa place par le poids écrasant de ses soixante-dix années.

Le brave docteur m'était pas ennemi de la gaîté, comme on vient de le voir. Il aimait la joie, le plaisir vrai, la bonne humeur. Il avait l'habitude de dire, quand on le faisait rire dans une soirée entre amis

— Je ris à m'en dévisser le nombril.

— Cet homme, resté garçon pendant

toute son existence, regrettait amèrement de n'avoir pas de petits enfants autour de lui pour égayer sa vieillesse. Pour toute famille, il ne possédait qu'un neveu, qu'il voyait rarement et qu'il soupçonnait fort d'attendre sa mort avec impatience pour hériter.

Il pénétra dans le salon de son ancien camarade, le docteur Danic, plus jeune que lui de dix ans, originaire d'Auray, mais qui avait délaissé son pays natal pour aller exercer à Paris. Il ne s'y trouvait que le maître de la maison, sa fille et son gendre. Veuf depuis longtemps, ne possédant qu'une enfant, le docteur Danic avait marié sa fille à un professeur de rhétorique du lycée Louis-le-Grand, du nom de Legentil. La famille Legentil se composait outre le père et la mère, d'un garçon de dix-neuf ans, qui venait de subir avec succès ses examens pour entrer à l'École normale supérieure, et d'une char-

mante jeune fille de dix-sept ans, Mlle Jeanne. Le garçon se nommait Charles.

— Je ne vois pas vos enfants, madame ? demanda le docteur Kernescop, en s'adressant à Mme Legentil, après les salutations d'usage.

— Ils sont sur la plage, docteur, à s'amuser comme des bébés, avec des amis de leur âge. Tenez, les entendez-vous rire ?

En effet, par la fenêtre ouverte sur la mer, on percevait le bruit des éclats de rire de la bande joyeuse qui, avec des lanternes, continuait à danser en rond autour des baigneurs étendus sur le sable.

— Ils ont bien raison de s'amuser, ils ne seront jamais plus jeunes, soupira le docteur.

— Eh ! bien, mon cher Kernescop, de-

manda le docteur Danic, avez-vous enfin trouvé l'eau de Jouvence ?

— Ah ! toujours des railleries, mon cher ami, riposta Kernescop, mais rira bien qui rira le dernier. Non, je n'ai pas trouvé l'eau de Jouvence, mais je suis sur la bonne voie.

— Sur quoi vous basez-vous pour faire vos recherches, mon cher docteur ? demanda le professeur de rhétorique. Vous savez que je suis d'une complète ignorance en médecine... mais je suis peut-être indiscret... votre découverte serait cependant d'une telle importance que je brûle du désir de savoir...

Le ton de M. Legentil en prononçant ces paroles, et l'expression de son regard, décelaient une légère ironie qui n'échappa pas à Kernescop.

— Vous aussi me croyez fou, répondit-il

avec bonhomie et sans manifester de mauvaise humeur. Tenez, causons un peu, ajouta-t-il en s'asseyant dans un fauteuil ; vous trouverez peut-être que le Père la Jouvence n'est pas aussi toqué qu'on le pense.

Chacun prit un siège et le docteur continua :

— Madame Legentil, savez-vous pourquoi vous respirez, pourquoi votre cœur bat sans votre volonté ? Essayez d'arrêter les battements de votre cœur.

— Je ne puis, docteur. Je vous avoue n'avoir jamais songé à me demander pourquoi je respire, pourquoi mon cœur bat sans mes ordres.

— Demandez la réponse à monsieur votre père.

— Mais, cher collègue, dit le maître de

la maison, ce sont les ganglions du grand sympathique qui commandent nos mouvements involontaires, ceux de la respiration, de la circulation, de la digestion. À quoi voulez-vous en venir ? Quel rapport voyez-vous entre l'eau de Jouvence et les causes de nos mouvements involontaires ?

-- Patience, répondit Kernescop, nous y arriverons dans un instant. Je commence par conclure qu'il existe dans le corps de chacun de nous un agent, un être, une force si vous aimez mieux, qui échappe à l'action de notre volonté et qui agit en dehors de nous pour entretenir notre vie.

— Ce n'est simplement qu'une force nerveuse, résultat de la vie elle-même, interrompit le professeur.

— Que vous êtes dupe des mots, mon cher rhétoricien ! objecta aussitôt le docteur.

Qu'entendez-vous par ces expressions de force nerveuse, de vie ? Ces expressions restent vides de sens par elle-mêmes ; elles ne représentent que des états fort complexes de ce qui fait le fond de notre existence. En vérité, nous ignorons absolument les causes qui agissent dans notre cerveau et dans notre système ganglionnaire. Nous appelons âme la cause intelligente qui fonctionne dans le cerveau, et l'âme c'est notre propre personnalité, mais nous n'avons pas encore donné de nom à cette cause qui agit dans le système ganglionnaire du grand sympathique.

— Vous avez raison, docteur, dit M. Legentil. Je ne vois aucune impossibilité à ce qu'un second être, une âme moins intelligente que la nôtre, habite aussi notre corps. Cette hypothèse expliquerait nos rêves, nos actions dues à une longue habitude. Elle a été émise d'ailleurs depuis longtemps par les

philosophes, par Descartes notamment.

— Tout cela n'a rien de bien nouveau, interrompit Danic. Je vous rappelle à la question, c'est-à-dire à l'eau de Jouvence.

— Eh ! bien, mon cher collègue, reprit Kernescop, veuillez répondre à cette nouvelle question. Qu'est-ce qui entretient nos organes, qu'est-ce qui ressoude les parties d'un muscle coupé, qu'est-ce qui reforme sans cesse les cellules de notre corps, qu'est-ce qui veille à l'entretien de notre corps, en un mot, et cela à notre insu, sans que notre âme y participe le moins du monde ?

— Vous le savez aussi bien que moi, cher collègue. On a découvert dans ces dernières années que ces fonctions réparatrices sont exercées par les globules blancs du sang.

— Oui, reprit le docteur, mais quel est

l'être intelligent qui conduit ces globules, qui les dirige dans des opérations si compliquées et si diverses ?

— Vous m'en demandez trop ; est-ce que l'homme peut connaître les causes de tous les phénomènes qui se produisent dans son corps !

— Je vous affirme, moi, reprit Kernes-cop en s'animant, qu'une force intelligente habite notre corps ; cette force intelligente dirige les globules blancs et travaille à la réparation de nos organes. Comme nous, elle vieillit et devient incapable de redonner à nos organes usés la vigueur du jeune âge ; mais, chez les jeunes gens, cette force...

— Ah ! je devine enfin où veut en arriver notre cher docteur ! s'écria M. Legentil ; et je vais terminer moi-même sa phrase : -- mais, chez les jeunes gens, cette force

conserve toute son activité, et, pour redevenir jeune, il faut puiser cette force dans les organes des jeunes gens.

— Parfaitement, dit en souriant Kernescop, vous avez deviné ma pensée. Oui, c'est dans la jeunesse que se trouve la force capable de donner la jeunesse. Mais où la trouver cette force ? réside-t-elle dans le cerveau, dans les muscles, dans le sang ?

— Horreur ! docteur, s'écria Mme Legentil, vous êtes capable de saigner à blanc mes enfants pour composer un élixir de longue vie avec leur sang !

— Comme le faisaient jadis les alchimistes, à ce que prétend l'histoire, ajouta le docteur Danic.

— Barbe-bleue, c'est-à-dire le seigneur de Retz, continua le professeur de rhétorique, Barbe-bleue fut condamné à mort pour

avoir égorgé plusieurs enfants dans ce but. »

La conversation fut brusquement interrompue par l'invasion soudaine, dans le salon, de la bande écervelée des jeunes gens et des jeunes filles qui, se tenant tous par la main, le premier et le dernier armés de lanternes, firent le tour de la chambre en chantant une ronde.

— Sauvez-vous ! sauvez-vous ! mes enfants, leur cria Mme Legentil, le docteur Kernescop veut vous saigner !

Mais les jeunes gens n'entendirent pas et sortirent du salon pour continuer leur promenade sur la plage.

Le docteur Kernescop s'approcha de Mme Legentil et lui dit

— Ne craignez rien, chère madame, je fais mes expériences avec des singes, mais

non avec des hommes.

— Prenez garde, docteur, répondit-elle, que votre eau de Jouvence, en vous rajeunissant, ne vous transforme aussi en singe. »

II. Un miracle

Une année s'était écoulée. Le mois d'août est revenu avec son cortège habituel de chaleur accablante ; les baigneurs et les touristes reprennent le chemin des villes d'eaux, des plages et des montagnes. Heure bénie et joyeuse que celle où l'on quitte ses occupations, le train monotone de la vie ordinaire, pour vivre pendant quelques semaines au grand air, escalader les pics neigeux et les glaciers, se livrer à l'exercice salutaire de la pêche aux crevettes le long des rochers baignés par la mer, respirer la brise parfumée qui s'échappe des grands bois de sapin au bord des lacs des Alpes. On oublie au sein de

la nature les tracas d'une existence confinée entre quatre murs étroits. L'œil se repose à contempler les horizons infinis de la mer, des plaines vertes ou -les sommités des monts ; l'oreille s'étonne du calme qui succède au brouhaha des rues. Et puis on oublie pendant quelques semaines la politique, les tristesses de l'égoïsme humain, les misérables querelles de clocher ; on ne lit même plus les journaux.

Le docteur Danic, accompagné de toute sa famille, revient passer la saison des bains de mer dans son chalet de Quiberon. Un jeune homme de vingt-cinq ans environ les accompagne : c'est Gaston Corvec, le petit-neveu du docteur Kernescop, qui vient passer une quinzaine de jours avec son oncle.

Gaston Corvec est un beau garçon, employé au ministère des finances. Devenu ; or-

phelin vers l'âge de dix-huit ans, sans grande fortune, il a pu entrer au ministère grâce à de puissantes protections. Son oncle, dont il sera le seul héritier, lui accorde une pension suffisante pour parfaire le très modique traitement que lui alloue le gouvernement. Il mène une existence rangée et honnête, car ses parents lui ont inculqué des habitudes d'ordre et de probité. Son intelligence est médiocre, mais elle suffit amplement pour l'exercice de ses fonctions où la ponctualité demeure la qualité maîtresse. Ce défaut d'intelligence lui profite même pour son avancement, car il manque d'initiative, il ne cherche pas à briller au détriment de ses chefs qui ne le jalourent pas. Gaston Corvec fera sûrement son chemin dans l'administration ; il sera décoré et finira ses jours chef de bureau. Que peut-on désirer de mieux sur la terre et n'est-ce pas là, en France, le sort que toutes les mères envient pour leur fils ?

Son ami Charles Legentil, plus jeune que lui puisqu'il vient seulement de terminer sa première année à l'École normale, son ami possède un caractère tout opposé. D'une intelligence très vive et très ouverte, il a voulu entrer à l'école, section des sciences, pour se faire un bagage sérieux de toutes les connaissances nécessaires à ses projets. Il ne désire pas devenir professeur, car ce métier lui plaît peu ; il préfère devenir explorateur, voyager, ravir aux pays inconnus les secrets qu'ils possèdent encore.

Gaston Corvec aurait épousé volontiers la sœur de son ami, Mlle Jeanne Legentil. La famille de la jeune fille désirait elle-même ce mariage, qui pourrait se faire dans deux ou trois ans. Gaston, sans fortune actuellement, sans avenir, livré à ses propres ressources, deviendrait un bon parti à la mort de son oncle. Le neveu affectionnait beaucoup, son

oncle et ne désirait certes pas sa mort ; mais il aimait cependant, faiblesse commune d'ailleurs à tous les mortels, à se représenter le moment où il deviendrait possesseur de la fortune du docteur Kernescop et pourrait demander la main de Mlle Jeanne.

Le train avait quitté la station de Plouharnel-Carnac. Après avoir traversé la zone des maigres forêts de sapin qui longe de loin le littoral, la voie ferrée s'engage dans cet espace dénudé, dévasté par les tempêtes du large, qui forme comme une ceinture de désolation aux côtes de l'Atlantique. Puis, la mer, aux eaux bleues, avec les îles d'Houat et d'Hoëdic à l'horizon, apparaît brusquement aux yeux charmés des voyageurs. On a beau revenir à la mer chaque année, le spectacle est tellement sublime qu'on éprouve chaque fois le même enthousiasme quand on la revoit.

Un peu avant Kerhostin, petite halte sans importance, la voie s'engage sur l'isthme, large à peine de quelques mètres, qui réunit le continent à la presqu'île de Quiberon. Pendant que le jeune normalien expliquait à son ami Corvec par quel phénomène, géologique un cordon de dunes avait fini par relier l'île au continent, le train fuyait à toute vitesse à travers un pays plat, dépourvu de végétation, où chaque champ est séparé du voisin par des murs en pierre de granit, posées sans ciment les unes sur les autres. Enfin un petit coup de sifflet retentit et le convoi s'arrêta. On était arrivé à la station de Quiberon.

A Quiberon, comme dans toutes les gares des stations balnéaires, beaucoup de désœuvrés se rendent à l'arrivée des trains pour se distraire, pour voir la tête des gens qui arrivent.

C'est donc entre deux haies de curieux que nos voyageurs durent passer pour quitter la porte de sortie.

— Je n'ai pas vu mon oncle, dit Corvec en s'arrêtant et déposant à terre sa valise un peu lourde. C'est singulier, il m'avait promis de se trouver à la gare à l'arrivée du train.

— Non, dit à son tour le docteur Danic, j'ai eu beau le chercher parmi les personnes qui faisaient la haie, je ne l'ai pas vu.

Le docteur achevait à peine de parler, qu'un homme se précipitait sur lui et l'apostropha en ces termes :

— Hé bien ! c'est comme ça que vous passez tous devant moi sans seulement me regarder !

— Mais, monsieur, répondit le docteur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, que

me voulez-vous ?

Toute la famille Legentil et Corvec s'étaient joints au docteur et entouraient le nouveau venu, croyant avoir affaire à quelque fou.

— Vous ne me reconnaissez pas, Danic ! c'est par trop fort, cela. Il va falloir, maintenant me nommer, moi, le docteur Kernescop, votre vieux camarade d'enfance. Et toi, mon cher neveu, tu ne reconnais pas non plus ton oncle.

La stupéfaction les rendait tous muets. Oui, en effet, cet homme ressemblait vaguement à Kernescop. C'était bien la même expression des yeux, le même ton de voix, mais ils avaient devant eux un Kernescop rajeuni de dix ans. Le Kernescop de l'an passé avait soixante-dix ans ; ses cheveux étaient entièrement blancs, il marchait comme un

vieillard. Le Kernescop d'aujourd'hui paraissait tout au plus avoir soixante ans. Ses cheveux avaient pris une teinte grisâtre ; il marchait allègrement et toute sa personne respirait la force et l'énergie.

Le docteur Kernescop, car c'était bien lui, jouissait de la stupéfaction de ses amis et de son neveu.

— Je suis donc bien changé, ajouta-t-il, que vous ne me reconnaissez pas ? Allons, tombez tous dans mes bras et embrassez-moi. Je ne vous en veux pas.

On s'embrassa, mais il était visible que cette transformation incroyable du docteur laissait encore des doutes sur son authenticité dans l'esprit de tout le monde. Le neveu, en particulier, semblait le plus décontenancé. Les yeux baissés, l'air grave, il réfléchissait profondément. Ce rajeunissement de son

oncle portait en effet un coup fatal à ses espérances prochaines d'héritage. Kernescop, remarquant son maintien singulier, lui dit

— Comme tu sembles fatigué de ton voyage, Gaston ! c'est dur de passer une nuit en wagon.

— Oui, mon oncle, répondit le jeune homme heureux de saisir au vol une explication toute préparée, oui, je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit.

— Farceur, va, grommela son camarade Legentil entre ses dents, il a ronflé depuis Orléans jusqu'à Angers.

Une heure après, nous retrouvons tous nos personnages réunis de nouveau- autour de la table de la salle à manger, dans le chalet du docteur Danic. Celui-ci tenait expressément à retenir pour le déjeuner son collègue Kernescop et son neveu. Le neveu

avait eu beau protester qu'il lui fallait trop de temps pour changer de vêtements, faire sa toilette, qu'il se trouvait las, il avait dû céder ; quant au docteur, Kernescop, il avait accepté l'invitation avec empressement. Si son collègue Danic brûlait d'apprendre la cause du changement extraordinaire survenu dans l'état physique du docteur Kernescop, celui-ci de son côté, désirait ardemment annoncer sa réussite dans la découverte de l'eau de Jouvence.

Le doute devenait impossible : le Père la Jouvence avait découvert un moyen pour se rajeunir. Mais quel était ce moyen ? moyen puissant, certes, car le vieillard avait rajeuni de dix ans en moins d'une année. Cette découverte allait produire un retentissement immense dans le monde savant. Les inventions du télégraphe, des ballons, de la photographie, du téléphone, du phono-

graphe, les rayons X eux-mêmes, toutes les merveilleuses découvertes devaient pâlir devant cette fantastique eau de Jouvence qui pouvait rendre les hommes immortels et toujours jeunes.

Le docteur Danic ne doutait pas que son ami lui divulguerait immédiatement son secret. Aussi, quelle joie il éprouvait à l'avance en songeant aux belles communications qu'il pourrait adresser à l'Académie de médecine. Toutes les sommités médicales de Paris, tout ce que la capitale renferme d'illustrations dans les différentes branches de la science, affluerait chez lui, l'accablerait de questions. La gloire de Kernescop rejaillirait en grande partie sur lui. Puis, l'émotion soulevée dans le monde savant ne serait rien en comparaison de celle qu'allait éprouver le grand public. Rester jeune, devenir jeune, ô quelle chance inespérée ! Quelle fortune

pour le docteur Kernescop ! que de flacons d'eau de Jouvence seraient vendus ! des millions et des millions, l'eau de la Seine ne suffirait pas pour rajeunir toute l'humanité. Mais le docteur Danic ne pensait pas à l'immense fortune, au pactole intarissable qui devait fondre sur son ami. Non, il songeait à la gloire dont une partie allait rejaillir sur lui.

Son désappointement fut donc profond quand, à table, pendant le déjeuner, le docteur Kernescop se contenta de donner des détails sur les effets de sa découverte et refusa catégoriquement de divulguer son secret.

— Je veux encore attendre avant de faire connaître ma découverte, leur dit-il. Je vous supplie même de n'en parler à personne. Vous me jurez de garder le secret.

On jura de garder le secret, mais le

docteur Danic se promet bien de l'arracher à son ami dans : sa prochaine entrevue avec lui.

III. Rajeunissement à toute vapeur

Ce rajeunissement du docteur Kernes-
cop mettait tout son entourage dans l'embar-
ras. On désire certains événements heureux,
mais on serait épouvanté s'ils se produi-
saient. Ainsi, quand une personne aimée
vient de mourir, on ressentirait une joie inex-
primable si le mort revenait à la vie. Mais, si
cet événement survenait, on serait terrorisé
et on fuirait le ressuscité : Toutes ces per-
sonnes qui prient autour du lit d'un mort re-
grettent ce mort et le pleurent sincèrement.
Que le mort vienne à se lever sur son séant,
pas une ne lui portera secours, pas une ne se
jettera sur lui en l'embrassant ; non, ce sera

un sauve-qui-peut général. Un sentiment de peur à peu près semblable se manifestait en présence de ce miracle insensé, d'un homme rajeuni de dix ans en moins d'une année. Kernescop devenait une monstruosité, un fait hors nature et on le redoutait presque : un peu plus on l'eut fui volontiers. Cet homme possédait cependant le, pouvoir de rajeunir aussi les autres, et c'est dans l'espérance de profiter bientôt de sa découverte que ses amis avaient dominé leur frayeur, leur répulsion instinctive de la première heure. Chez l'homme, l'intérêt domine bientôt. Puis, tout événement extraordinaire a le tort de déranger le plan de l'existence ; l'ordre auquel on a fini par s'accoutumer. Chaque fois qu'une veuve inconsolable, ayant longtemps pleuré son mari, a retrouvé ce mari qu'on avait cru mort par erreur, chaque fois cette veuve a regretté le retour de l'absent. C'est qu'elle avait peu à peu pris l'habitude de son veu-

vage et le retour intempestif du mari dérangeait ses nouvelles habitudes.

Or, le rajeunissement du docteur allait aussi modifier toutes les habitudes prises à son égard. Rajeunir, c'est bouleverser tout autour de soi. Le neveu, Gaston Corvec, ne pouvait plus songer à hériter de son oncle. Kernescop, sans aucun doute, était devenu immortel.

Lui-même, Gaston deviendrait également immortel, car son oncle ne pouvait pas, plus tard, ne pas le faire profiter à son tour des propriétés de l'eau de Jouvence. Mais s'il n'héritait plus, voilà le grand point, et il devait maintenant se contenter de son maigre salaire d'employé au ministère des Finances. Il est vrai qu'avec l'immortalité en perspective, il pouvait prétendre aux postes les plus élevés et les plus rémunérateurs ; dans toutes les fonctions gouvernementales, on

avance lentement mais sûrement. Cependant, la limite extrême serait bientôt atteinte, dans une centaine d'années, surtout avec l'aide des protections : Jeanne Legentil aurait-elle la patience d'attendre si longtemps pour l'épouser ? Non, très probablement. Femme varie souvent, dit la chanson, et Jeanne n'attendrait pas de si longues années le moment où l'employé au ministère des Finances serait nommé chef de bureau. Gaston Corvec gagnait l'immortalité, mais perdait son héritage et sa femme. La jeune fille, encore bien jeune, ne pensait guère au mariage et préférait le jeu du croquet, sur la plage, aux soucis futurs du ménage. Elle et son frère, se trouvaient donc les moins atteints par le rajeunissement du docteur. Quant à monsieur Legentil et à sa digne épouse, ils auraient vu avec plaisir le mariage de Corvec avec leur fille ; mais, du moment où le jeune homme perdait l'héritage

de son oncle, ils se montreraient disposés à chercher ailleurs un parti plus convenable. Le plus affecté de tous était peut-être le docteur Danic. Il avait pris l'habitude de considérer son ami comme un grand enfant. Le père La Jouvence était un doux maniaque, tracassé à la fin de ses jours par les mystères de l'occultisme, des tables tournantes, du spiritisme, par la recherche des impossibilités scientifiques. Puis, voilà que tout à coup cet illuminé découvrait le secret de rajeunir ! Ne serait-il pas capable de trouver un jour la pierre philosophale, le talisman qui change les métaux, vils en or pur ? -- Le démon de la jalousie pénétrait dans le cœur de Danic. Oui, il jurait de découvrir le secret de son ami, il voulait devenir immortel, lui aussi. Hier, Kernescop avait refusé de le dévoiler, ce secret, mais aujourd'hui il allait le revoir et il finirait bien par le lui arracher.

Le lendemain de son arrivée, le docteur Danic se leva donc avec l'intention bien arrêtée d'aller voir de suite son ami et de causer longuement avec lui. La soirée de la veille avait été fort belle et les étoiles brillaient dans un ciel serein. Quel ne fut pas son étonnement quand, en ouvrant ses volets à cinq heures et demie du matin, car le docteur se levait de très bonne heure, il vit de hautes vagues sur la mer, en même temps qu'un coup de vent violent refermait brusquement les volets.

— Une tempête ! dit-il, en assujettissant mieux les volets. Pauvres marins, plus d'un perdra aujourd'hui la vie. Que cette tempête a été soudaine !

Ces violents coups de vent, au commencement du mois d'août, sont fort rares. Celui-ci, survenu très brusquement, non prévu par le Bureau météorologique, parce que

le baromètre n'avait pas baissé quelques heures avant son arrivée, celui-ci devait surprendre les marins et causer bien des naufrages.

Il était trop matin pour sortir. Le docteur Danic, à l'abri derrière les vitres de la fenêtre, regardait les flots de la mer se soulever sous la poussée des rafales de la tempête. Spectacle majestueux et sublime, comme celui qu'offre toujours la nature quand les forces qui l'animent se déchaînent, mais aussi spectacle triste quand on songe aux malheurs qui l'accompagnent. La vie humaine, celle des autres êtres animés ne comptent plus pour Dieu et se trouvent totalement sacrifiées au moment du bouleversement des éléments. Quelques bateaux de pêche se montraient au loin et se rapprochaient insensiblement du port. Quand ils passaient au milieu du creux laissé entre

deux vagues, ils disparaissaient et, pendant quelques secondes on pouvait les croire engloutis ; les matelots avaient dû replier leurs voiles et se dirigeaient vers le port avec l'aviron. Enfin, ils rentrèrent tous successivement et purent se mettre à l'abri derrière la digue. Le docteur poussa un soupir de soulagement quand il vit le dernier bateau en sûreté.

À huit heures, le docteur se décida à sortir malgré la tempête qui redoublait. Il voulut prendre par la plage, mais le sable était lancé par le vent avec tant de violence que les grains lui-pénétraient dans la peau et lui causaient une réelle souffrance. En revenant sur ses pas, il faillit être atteint par la chute d'une cabine dont la toiture, vint rouler jusqu'à ses pieds.

La route de terre lui permit d'atteindre assez rapidement le centre du bourg et la

maison de son ami. Le vent dans le dos, il devait même ralentir sa marche pour ne pas tomber en avant sous la poussée des rafales.

— Comment, s'écria Kernescop en voyant entrer son ami, comment avez-vous pu oser vous aventurer jusqu'ici par un temps pareil ! Je n'aurais pas osé sortir, à mon âge.

— Vous oubliez donc que vous avez rajeuni de dix ans et que vous marchez comme un jeune homme, répliqua Danic.

— C'est vrai, j'oublie toujours que je n'ai plus, que soixante ans. L'homme ne se voit pas vieillir ...

— Et il ne se voit pas rajeunir non plus, acheva Danic. Je viens vous demander si vous êtes décidé à me faire connaître votre secret aujourd'hui. Moi aussi, j'ai envie de rajeunir de quelques années.

— Non, mon cher ami, n'insistez pas, je vous en prie, c'est inutile.

— Pourquoi ?

— Par humanité.

— Je ne comprends pas. L'humanité voudrait, au contraire, que vous fassiez profiter les autres de l'immense bienfait de votre découverte.

— Je ne prétends pas emporter ce secret avec moi dans la tombe ; croyez-le bien, et...

— Mais vous allez vivre des siècles, puisque vous pouvez maintenant rajeunir à volonté. Attendre, c'est laisser mourir beaucoup de personnes de vieillesse. Moi, par exemple, me laisserez-vous mourir, moi, votre meilleur ami ?

— Ces paroles devenaient inutiles si

vous ne m'aviez pas interrompu. Je ne veux pas emporter mon secret dans la tombe, je vous l'ai déjà dit. Or, comme je puis mourir d'un instant à l'autre, puisque j'ai vaincu la vieillesse et non la maladie...

— Oui, hélas ! il meurt beaucoup plus d'hommes par la maladie que par la vieillesse ! observa Danic.

— Je veux prendre des précautions et laisser mon secret chez un notaire. On ouvrira l'enveloppe seulement après ma mort.

— Soit, mais alors appelez le notaire de suite, car vous pouvez mourir aujourd'hui. En sortant, tout à l'heure, une tuile peut vous tomber sur la tête et vous tuer.

— Non, mon cher ami, répondit Kernescop, non, je ne suis pas aussi pressé que cela. Les résultats obtenus jusqu'ici sont excellents, j'en conviens, mais j'ignore ce que

me réserve l'avenir. L'homme ne bouleverse pas impunément les lois de la nature. Jusqu'ici la loi inexorable a voulu que tous les êtres vivants périssent de vieillesse. Moi, j'ai brisé cette loi, j'ai fait reculer la vieillesse. Mais qui sait comment la nature va se venger, quelle maladie va peut-être m'emporter dans quelques jours, quelle infirmité va anéantir ce regain de vie ? Il faut mourir quand même, je le crois, j'en ai la certitude. Je suis donc absolument décidé à continuer l'expérience sur moi-même, et sur moi seulement. Je ne veux pas, par mon imprudence, ajouter une calamité nouvelle à toutes celles qui accablent déjà l'humanité.

— Mais rajeunir ne peut jamais devenir une calamité !

— Si, quand on en abuse. Répondez à ma question, mon cher ami. Celui qui a découvert que la morphine calmait les douleurs

locales, les névralgies, les maux de dents, a-t-il été un bienfaiteur de l'humanité ?

— Incontestablement.

— Et cependant voyez combien la morphine a causé de désastres ; comptez le nombre des hommes intelligents, de génie même, morts fous après avoir abusé de la morphine.

— C'est vrai, mais croyez-vous qu'il puisse jamais se trouver des hommes ou des femmes pour faire abus de jeunesse ? La morphine conduit à la folie, mais votre eau de Jouvence n'a pas le même inconvénient.

— Je n'en sais rien encore, elle possède peut être un inconvénient plus grave. L'expérience seule mettra en évidence ses qualités ou ses défauts. Tenez, vous me jurez de garder le silence sur ce que je vais vous révéler.

— Je le jure.

— Eh bien ! sachez-le, mon cher Danic, je suis en proie au désir insensé de devenir encore plus jeune. Je force les doses de mon élixir. Je sens que cela devient de la folie, que je périrai victime de mon imprudence. Mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi, je ne puis résister au désir de redevenir très jeune. Nouveau Faust, j'ai la passion des plaisirs de la jeunesse que me refuse encore la cinquantaine. Je me regarde chaque jour dans le miroir et je vois chaque jour disparaître un cheveu blanc, s'atténuer davantage une ride de mon front. J'en éprouve une joie dont vous ne pouvez-vous faire la moindre idée : Oh ! mon ami devenir jeune, n'avoir que vingt-cinq ans, retrouver l'aurore de la vie, les sensations délicieuses de la jeunesse...

— Mais vous devenez fou, mon pauvre

ami, vous devenez fou ! s'écria Danic en se levant.

— Asseyez-vous, mon cher ami, reprit Kernescop en se calmant et reprenant un ton plus naturel, j'ai encore à vous parler très sérieusement, Il est devenu nécessaire que je quitte Quiberon. On a remarqué le changement étrange qui s'est opéré en moi depuis six mois, car ma découverte date de six mois seulement.

— Et vous avez rajeuni de dix ans en six mois !

— Oui, mon élixir est doué d'une puissance incomparable. Pour avoir vingt-cinq ans...

— Voilà votre folie qui vous reprend.

— Pour avoir vingt-cinq ans, il me faut encore gagner trente-cinq ans. Or, à raison

d'un gain de dix ans en six mois, cela fait vingt et un mois, admettons deux ans, si vous voulez.

— Vous espérez donc avoir vingt-cinq ans dans deux ans ?

— Oui, si mon élixir continue à produire le même effet. Je ne puis rester à Quiberon pour continuer mon expérience, car je veux éviter qu'on sache ma découverte.

— Est-ce que tout le monde ne la connaît pas ici ? demanda Danic très étonné.

— Non, personne ne s'en doute même. Je vous supplie donc de garder un silence complet sur mon rajeunissement et d'exiger la même discrétion chez tous les membres de votre famille. Mon neveu est déjà prévenu.

— Je vous le promets encore. Mais comment avez-vous fait pour cacher votre ra-

jeunissement aux habitants de Quiberon ? Le changement opéré en vous est tellement manifeste !

— Je leur ai expliqué que ce fait singulier se produit parfois et qu'il résulte d'une hygiène bien comprise. Aussi, depuis ce moment, personne ne boit plus avec excès à Quiberon dans l'espoir de devenir jeune. Il n'existe plus d'ivrognes dans ce pays.

— Voilà un mensonge qui a eu un résultat superbe ! s'écria Danic. Je comprends maintenant, en effet, qu'il vous faille quitter Quiberon et aller vous réfugier dans un pays où vous serez inconnu, si vous voulez continuer votre expérience en paix. Vous serez même obligé de changer souvent de résidence.

— Non, si j'habite Paris, cette ville immense où chaque quartier constitue une

ville. Je changerai de quartier souvent, voilà tout.

— Parfait, parfait, d'autant plus que nous vous verrons souvent et que je pourrai suivre de près les progrès de votre rajeunissement. Vous me promettez de me faire connaître votre secret quand vous aurez vingt-cinq ans ?

— Je vous le promets.

IV. Vingt-cinq ans !

L'élixir de Kernescop possédait beaucoup plus d'activité que le docteur le croyait. Il ne lui fallut pas deux années pour se rajeunir jusqu'à vingt-cinq ans, mais seulement onze mois. Oui, en trois cent trente jours, le docteur avait rajeuni de trente-cinq ans. L'acte de naissance permet toujours de connaître très exactement l'âge d'une personne qui vieillit, mais il n'existe aucun document pour apprécier l'âge d'un homme qui rajeunit. C'est un problème qu'aucun savant n'a encore eu à résoudre. Kernescop n'évaluait donc son âge actuel à vingt-cinq ans que par approximation, en se regardant dans

une glace.

C'était maintenant un beau jeune homme, mince, élancé. Sa chevelure et sa barbe avaient repris une belle teinte noire ; fait plus surprenant, ses vieilles dents étaient tombées et il lui en avait poussé de nouvelles. La transformation se trouvait aussi complète que possible.

Grâce à un changement fréquent de domicile dans les différents quartiers de Paris, son rajeunissement était resté ignoré de tout le monde, sauf de son neveu et des familles Danic et Legentil. Le neveu, consolé de la perte de son héritage, félicitait sincèrement son oncle de son admirable découverte. Son oncle lui avait aussi promis de le rajeunir aussitôt que le besoin s'en ferait sentir.

Quant au docteur Danic, il brûlait de plus en plus du désir de connaître le secret

de l'élixir de rajeunissement. Le moment semblait venu de sommer Kernescop de tenir sa promesse. Celui-ci avait atteint l'âge de vingt-cinq ans et c'était l'époque fixée pour la divulgation du fameux secret.

Danic vieillissait et il éprouvait davantage de jour en jour le besoin d'imiter son ami en introduisant dans ses muscles le principe régénérateur de la vie. Il s'en ouvrit donc à Kernescop, un jour que celui-ci passait la soirée chez lui.

— Ça tombe à merveille, répondit le jeune homme, je désirais vous en parler ce soir. Je suis même venu chez vous dans ce but. Vous me trouvez donc tout disposé à vous livrer mon secret, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Vous me donnerez votre petite fille Jeanne en mariage.

À cette demande si imprévue, le docteur Danic perdit d'abord toute contenance. Quoi, donner sa petite fille en mariage à un homme qu'il avait connu vieillard deux ans à peine auparavant ! Jamais une pareille pensée ne s'était présentée à son esprit.

— Jeanne ! s'écria-t-il. Est-ce possible ?

— Très possible, mou cher ami, répondit Kernescop. J'ai vingt-cinq ans, Jeanne en aura bientôt dix-neuf ; je possède de la fortune, que trouvez-vous d'impossible à cette union ? D'ailleurs, c'est à choisir : votre fille et le secret dévoilé, ou je vous laisse mourir de vieillesse.

La lutte devenait impossible devant ce raisonnement brutal et Danic ne songea plus à résister.

— Je vous accorde la main de ma petite fille, mais je ne suis pas le seul maître de la

destinée de cette enfant. Il faut aussi le consentement de Jeanne et de ses parents.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Kernescop, je m'en charge.

— Elle aime votre neveu, observa Danic.

— Je saurai me faire aimer davantage.

On voit par ces paroles que le jeune Kernescop avait rajeuni aussi bien de corps que d'esprit. Il se sentait fort et capable de se faire aimer de la jeune fille.

— Puisque je vous donne ma petite fille en mariage et que j'accède à vos désirs, mon futur gendre, reprit Danic au bout de quelques instants de silence, j'espère que vous allez remplir votre promesse, à votre tour, et me divulguer le secret de l'eau de Jouvence.

— C'est entendu, répondit Kernescop ; en sortant de la mairie, aussitôt la cérémonie du mariage terminée, je vous remets un papier sur lequel j'aurai décrit, dans tous leurs détails, la composition de mon élixir, la manière de le préparer et celle de s'en servir.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Tenez d'abord votre promesse, moi, je tiendrai la mienne ensuite.

— Soit. Si Jeanne consent au mariage, nous ferons la noce le plus tôt possible.

— Quand vous voudrez, le plus tôt sera le mieux.

Une ère de bonheur s'ouvrait donc pour Kernescop. Maintenant qu'il avait vingt-cinq ans, il allait cesser de se faire rajeunir au moyen de son élixir et se laisser vieillir tout doucement. Plus tard, quand le besoin

d'une nouvelle jeunesse se ferait ressentir, quand arriverait l'âge ingrat de la quarantaine, il redemanderait à la liqueur un retour en arrière, pour lui et pour sa femme.

Il aimait sincèrement Jeanne. Et s'il s'était montré très affirmatif quand il affirmait à Danic qu'il se chargeait d'obtenir le consentement de la jeune fille, c'est parée qu'il avait cru remarquer que celle-ci ne le regardait pas d'un œil indifférent. Entre ce niais de Gaston Corvec et ce jeune Kernescop, détenteur de l'eau de Jouvence, le choix devenait impossible. Aussi, quand, le lendemain, Kernescop vint voir Jeanne et lui demanda sa main, la jeune fille ne fit aucune difficulté pour accepter cette proposition.

Le consentement de M. et Mme Legentil fut plus difficile à obtenir. Ce mariage, effectué dans des conditions si extraordinaires leur répugnait. Ce vieillard, devenu si brus-

quement un jeune prétendant, leur apparaissait comme un phénomène de foire, comme une créature hors nature. Ils redoutaient instinctivement pour leur fille une catastrophe dont elle serait la victime. Si Kernescop avait réussi à se rajeunir impunément jusqu'ici, une maladie imprévue, dûe à son élixir, pouvait l'emporter dans un avenir prochain.

Bref, ils firent beaucoup d'objections au mariage, de leur fille. Ils finirent cependant par céder aux prières de Jeanne, absolument éprise de son futur, et aux affirmations du grand père qui constata l'excellente santé de Kernescop. Le docteur Danic avait minutieusement ausculté tous les organes de Kernescop et cet examen lui avait démontré le parfait fonctionnement de ces organes.

Dès le surlendemain de la demande faite au grand père, tous les détails et toutes

les formalités relatives au mariage avaient été réglés en famille. Kernescop apportait en dot une rente d'une trentaine de mille francs, le tout en propriétés situées en Bretagne ou en placements sur des fonds d'État. La fortune de Jeanne était loin d'atteindre un chiffre aussi élevé. La famille Legentil fut donc heureuse de trouver un si bon placement pour leur fille. On convint de célébrer le mariage dans un mois.

Un incident stupide faillit un moment tout compromettre. L'imbécile de neveu, Gaston Corvec, devenu plus âgé que son oncle, apprit quelques jours après le projet de mariage de Jeanne et entra dans une fureur épouvantable. L'héritage de Kernescop lui échappait cette fois inévitablement, toute la fortune de son oncle devant passer dans les mains des enfants qui naîtraient inévitablement de ce mariage maudit. Il fallait em-

pêcher ce mariage à tout prix, mais comment faire ? -- divulguer publiquement la merveilleuse découverte de Kernescop, il n'y fallait plus songer ; il était trop tard. Personne n'y croirait, car la transformation subie par son oncle avait été trop profonde. Nul ne voudrait plus reconnaître le vieux Père la Jouvence dans ce jeune homme de vingt-cinq ans. Et puis, à quoi cette divulgation, servirait-elle pour faire rompre le mariage ? aucune loi du code ne défend aux hommes de rajeunir et de se marier après rajeunissement.

Les hommes les plus doux deviennent parfois criminels et féroces dans certaines circonstances. C'est ce qui survint pour Gaston Corvec. Cet employé du ministère des Finances, si humain qu'il se serait trouvé mal en voyant saigner un poulet, si timide qu'il n'avait pas encore osé déclarer sa flamme à

Jeanne, se décida à assassiner Kernescop. L'assassinat serait honnête, puisqu'il ne s'agissait au fond que d'un duel, mais d'un duel à mort.

Donc, un matin, devant témoins, Corvec insulta grossièrement son oncle et le souffleta même, en lui reprochant de lui avoir enlevé la femme qu'il voulait épouser. Kernescop, emporté par sa jeunesse, constitua aussitôt des témoins et le duel fut décidé pour le lendemain. On devait se battre au pistolet, à trente pas, sans limite de coups ; c'était évidemment la mort de l'un des combattants.

On ne sait comment la nouvelle de ce duel parvint jusqu'aux oreilles du docteur Danic. Celui-ci fut très vivement ému et courut aussitôt chez Corvec. Il lui démontra l'impossibilité d'un tel duel.

— Si vous tuez Kernescop, et cela est fort possible, lui dit-il, vous anéantissez du coup son secret et vous allez nous empêcher tous de rajeunir un jour.

Et il expliqua au jeune homme quelle condition avait été imposée par Kernescop pour livrer son secret. Le mariage de sa petite-fille avec son oncle devait donc assurer l'immortalité de Corvec.

— Je m'en moque pas mal de l'immortalité, répliqua brutalement Corvec ; je suis jeune et la mort est encore loin.

— Elle est peut-être plus près que vous ne le croyez ; qui vous assure que votre oncle ne vous tuera pas demain en duel.

— Rien ne peut me faire reculer. Je veux épouser votre petite-fille.

— Non, vous ne l'épouserez pas quand

même, répondit le docteur, car Jeanne ne vous aime pas. Elle éprouve une violente passion pour Kernescop.

Cette simple phrase agit sur le cerveau surexcité de Corvec comme une douche d'eau glacée. Après tout, si Jeanne ne l'aimait pas, à quoi bon ce quel qui pouvait causer sa mort. Pourquoi se battre pour une femme qui en aime un autre ?

Gaston Corvec promit donc de ne pas se battre avec son oncle et il remit même entre les mains du docteur une lettre d'excuses à Kernescop, avec prière de la faire parvenir à son adresse.

Ainsi donc finit heureusement un duel qui pouvait devenir une calamité.

V. Un mariage impossible

Le mariage du docteur Kernescop avec M^{lle} Jeanne Legentil devait avoir lieu dans trois semaines. Le jeune docteur faisait depuis huit jours une cour assidue à Sa fiancée. Il passait toutes ses soirées dans la famille Legentil, chez laquelle demeurait d'ailleurs le docteur Danic.

Un soir, le docteur regardait attentivement depuis quelques instants le jeune homme, quand celui-ci, s'apercevant de la curiosité dont il était l'objet, demanda :

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, mon cher futur beau-père ?

— C'est singulier, répondit Danic, vous rajeunissez encore.

— Vous devez vous tromper, répliqua le jeune homme, car j'ai cessé de boire de l'élixir depuis une dizaine de jours. Puis, il est possible, après tout, que l'élixir continue encore à faire sentir son action pendant quelque temps. Vous savez que cela arrive pour la plupart des remèdes.

La soirée se passa sans nouvel incident, mais on crut remarquer un air soucieux inaccoutumé chez le docteur Danic, Aussi, quand Kernescop fut parti et que M. Legentil demeura seul avec le docteur, le professeur demanda :

— Qu'aviez-vous donc ce soir, beau-père, votre visage montrait de l'inquiétude ; seriez-vous malade ?

— Non, heureusement, répondit le doc-

teur, mais je redoute beaucoup que le mariage de Jeanne ne puisse avoir lieu.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais encore rien, mais j'ai de mauvais pressentiments. Je crains que Kernescop ne devienne bientôt la victime de son élixir.

— Vos pressentiments ne se réaliseront pas, beau-père ; j'ai attentivement observé Kernescop ce soir et jamais je ne lui ai vu une meilleure mine.

Le mariage devait avoir lieu à la mairie du dixième arrondissement. Déjà tous les papiers nécessaires pour cette cérémonie se trouvaient entre les mains des officiers de l'état civil. On avait craint un moment une complication qui aurait retardé le mariage. C'est que le docteur Kernescop n'avait pu modifier son acte de naissance ; officielle-

ment, il était toujours âgé de soixante-douze ans. À Paris, dans cette ville immense ; personne dans les bureaux de la mairie, ne connaissait Kernescop et la famille de sa fiancée, si bien que cette différence extraordinaire d'âge avait passé complètement inaperçue : on est si habitué à Paris à toutes les excentricités que ce mariage entre un septuagénaire et une jeune fille de vingt ans n'avait pas causé le moindre mouvement de curiosité.

Le grand jour de la noce arriva enfin. La mariée était ravissante avec sa toilette blanche, rehaussée de fleurs d'oranger. Quant au futur, on ne pouvait imaginer un jeune homme plus beau, joignant plus de grâce à plus de force. Et qu'il paraissait jeune, à peine vingt-deux ans ! oui, en trois semaines, Kernescop avait rajeuni encore de trois ans. La veille du mariage, comme le

docteur Danic, de plus en plus soucieux lui en faisait encore la remarque, Kernescop lui avait répondu :

— Oui, je rajeunis cette fois de bonheur, c'est demain que j'épouse votre petite-fille, ma chère Jeanne.

— Et c'est demain que vous me livrerez votre secret.

— Je vous l'ai promis et je tiendrai ma promesse répondit le jeune homme.

Un mariage est toujours une cérémonie imposante. Les futurs époux, accompagnés de la famille, des témoins et des invités à la noce, avaient pénétré dans l'immense salle réservée aux mariages. Tout le monde s'était assis en attendant l'arrivée de l'adjoint qui devait unir les deux fiancés. On admirait les superbes tapisseries qui ornaient la salle, les tableaux de quelques grands ar-

tistes. Le temps passait cependant et l'adjoint ne venait pas. Quand la noce s'était présentée à la mairie, on avait pourtant dit que l'adjoint était déjà arrivé et qu'on n'attendrait pas. Que se passait-il donc ?

Enfin, au bout d'un grand quart d'heure, l'adjoint fit son entrée, accompagné d'un secrétaire. Il tenait plusieurs feuilles de papier à la main ; son visage paraissait si sévère que plusieurs personnes en firent la remarque.

Parvenu devant la table qui lui était réservée, toujours debout, il déplia une feuille de papier, l'examina un instant et, s'adressant au marié, il lui demanda :

— Vous êtes bien monsieur le docteur Henri Kernescop, qui voulez épouser mademoiselle Jeanne Legentil, ici présente ?

— Oui, monsieur, répondit le docteur

ainsi interpellé.

— Vous êtes bien né à Quiberon, dans le Morbihan ?

À cette demande, un frisson de crainte secoua Kernescop. Il ne fallait plus en douter, l'adjoint avait pris connaissance de son état civil. Qu'allait-il arriver ? Et comme il se taisait :

— Veuillez donc répondre à ma question, reprit de nouveau l'adjoint. Êtes-vous né à Quiberon, dans le Morbihan ?

La même inquiétude avait envahi le docteur Danic et la famille Legentil. Quant aux autres personnes de la noce, ignorantes de l'âge véritable du marié, elles assistaient avec étonnement à ce singulier interrogatoire.

Dissimulé dans le fond de la salle où

personne ne le remarquait, un jeune homme cependant cachait son visage entre ses mains. Qui eut pu voir ce visage y aurait vu briller un sourire méphistophélique.

Ce jeune homme n'était autre que Gaston Corvec, le neveu de Kernescop. Non invité à la noce à la suite de la scène du duel, il avait tenu à assister au mariage de son oncle comme simple spectateur.

— Êtes-vous né à Quiberon ? demanda l'adjoint pour la troisième fois.

— Oui, monsieur, répondit enfin Kernescop, d'une voix tremblante.

— Vous êtes né en 1820 ? J'ai votre acte de naissance entre les mains.

Ce fut dans la salle un brouhaha inexprimable. Comment ! Ce jeune fiancé avait plus de soixante-dix ans ! C'était impossible,

l'adjoint commettait une erreur. La stupéfaction atteignit son comble quand on entendit Kernescop répondre cette fois d'une voix ferme :

— Oui, monsieur, je suis bien né en 1820.

L'orgueil de sa découverte avait dominé chez lui le regret de voir son mariage ajourné.

L'adjoint, sans s'émouvoir, reprit aussitôt :

— Monsieur, cet acte de naissance ne peut vous appartenir. Il m'est donc impossible de procéder aujourd'hui à votre mariage. Je suis heureux qu'une lettre anonyme m'ait averti à temps et m'ait empêché de commettre une illégalité. Votre mariage eut été annulé, mais trop tard pour éviter un préjudice grave à la jeune fille que vous

trompiez.

Il salua la société et sortit.

La situation devenait embarrassante. Si le futur et la future, si la famille connaissaient la vérité, les invités restaient dans une ignorance complète et croyaient à la culpabilité de Kernescop. Pour tous ces braves gens, le jeune docteur devait être un vil imposteur, un homme méprisable, et la pauvre Jeanne, l'avait échappée belle. Aussi d'un mouvement instinctif ils s'écartèrent tous de l'homme dont on venait de dévoiler la singulière conduite et vinrent serrer la main du docteur Danic et de la famille Legentil avec des mines attristées, comme si la cérémonie s'était transformée en un enterrement.

— Je regrette profondément ce qui vient de se passer, leur dit monsieur Legentil ; la noce est impossible aujourd'hui.

— Nous allons réparer l'erreur et nous recommencerons bientôt.

Quand tous les invités eurent disparu, Kernescop s'élança vers Danic et lui dit :

— Je devine d'où le coup est parti. Vous avez entendu l'adjoint nous dire qu'il avait reçu une lettre anonyme quelques instants avant la cérémonie.

— Oui.

— Eh bien ! cette lettre a été envoyée par mon coquin de neveu.

— Par Gaston Corvec ! s'écria Jeanne ; je m'en doutais. Ce pauvre garçon aura été furieux de ne pas pouvoir m'épouser.

— Et surtout furieux de voir ma fortune passer en d'autres mains que la sienne, ajouta Kernescop.

— Avec tout ça, dit le docteur Danic, voilà le mariage rompu, remis à je ne sais quand, car il nous sera impossible, de vous procurer un nouvel état civil, à moins de faire un faux. Je ne vois qu'un moyen de sortir d'embarras, mon cher Kernescop, c'est de rendre enfin votre découverte publique.

— Je ne vois pas d'autre moyen, répondit le jeune homme. Je vais rédiger un mémoire dès cet après-midi et l'envoyer immédiatement à l'Académie de médecine. Les formalités pour rendre mon mariage possible ne dureront pas longtemps, je l'espère. Je vais m'enfermer dans mon cabinet de travail pour rédiger ce travail. Passez chez moi demain matin, mon cher Danic, vous en prendrez connaissance.

La journée s'acheva tristement pour la famille Legentil, surtout pour la pauvre Jeanne, déçue dans ses rêves de bonheur.

Cependant, après tout, ce n'était que partie remise, mais chacun sait combien partie remise crève le cœur. Kernescop déjeuna avec sa fiancée et le repas fut assez gai en somme. Il la quitta vers les quatre heures et se rendit chez lui pour écrire son fameux mémoire à l'Académie.

— N'oubliez pas de venir chez moi demain matin à huit heures, dit-il à Danic en le quittant.

Le lendemain, à l'heure dite, le docteur sonnait à l'appartement de Kernescop. Son visage rayonnait de joie, car il allait enfin connaître le secret de l'eau de Jouvence. Il sonna deux fois, trois fois, mais aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur de l'appartement. La porte d'en face s'ouvrit, une femme apparut qui demanda au docteur :

— Vous voulez parler sans doute au

jeune monsieur qui habite là ?

— Oui, madame.

— La police est venue l'arrêter hier, à cinq heures.

Ce fut un vrai coup de foudre pour le docteur Danic. Il remercia la dame et revint vite annoncer cette nouvelle catastrophe à la famille Legentil. Tout le monde fut plongé dans la consternation.

Qu'arrivait-il encore ?

La veille, aussitôt le mariage rompu, Gaston Corvec avait écrit une nouvelle lettre anonyme au procureur de la République. C'était bien lui l'auteur de la première lettre anonyme adressée à l'adjoint. Il ne trouvait pas sa vengeance suffisante et il voulait empêcher le mariage par d'autres moyens encore plus efficaces. Dans la nouvelle lettre au

procureur, il accusait le jeune homme qui voulait épouser la fille de monsieur Legentil d'avoir assassiné le vieux docteur Kernescop, à Quiberon, et de s'être emparé de tous ses biens, et de tous ses papiers. La lettre anonyme, avertissait en outre la justice que, se voyant démasqué le matin par le maire de l'arrondissement où le mariage avait failli avoir eu lieu, l'assassin. s'apprêtait à fuir et que son arrestation devenait urgente. C'est pourquoi Kernescop avait été conduit en prison dès le soir même.

VI. Accusé de folie

Kernescop fut interrogé le lendemain matin par le juge d'instruction. Il écouta tranquillement la lecture de la lettre anonyme qui l'accusait de s'être assassiné lui-même.

« Encore un coup de mon cher neveu » ; pensa-t-il pendant que le juge achevait de lire la lettre.

Cette accusation lui semblait tellement ridicule qu'elle ne pouvait l'émouvoir en aucune façon. Puisqu'il vivait, lui, Kernescop, il ne pouvait avoir assassiné Kernescop, c'était plus clair que le jour. Aussi fut-ce avec le

plus grand sang-froid qu'il répondit au juge, quand celui-ci lui demanda ce qu'il avait. à dire pour sa défense :

— Mon Dieu, monsieur le juge, je n'ai qu'un mot à répondre pour prouver l'inanité de cette stupide accusation : c'est moi qui suis le docteur Kernescop.

La tranquillité de cette réponse étonna le juge. Il eut de suite la pensée que cet homme qu'il interrogeait devait être un fou. La caractéristique de la folie, en 1 effet, c'est le calme des réponses de ceux qui en sont atteints quand on les interroge sur l'objet de leur folie. Or, voici un homme, paraissant âgé d'une vingtaine d'années, qu'on accuse de vouloir se faire passer pour un certain docteur Kernescop, âgé de soixante-douze ans, et qui répond, sans se troubler : « C'est moi qui suis ce vieillard. » Le doute devenait impossible : cet homme n'était pas un malfai-

teur, ne pouvait être un assassin, c'était un pauvre fou.

Les agents de la sûreté, la veille au soir, au moment de l'arrestation de Kernescop à son domicile, avaient saisi tous les papiers du jeune homme. Le juge les montra à l'accusé et lui demanda :

— Comment vous êtes-vous procuré ces papiers ? Voici un acte de naissance du docteur Kernescop, un certificat de communion, un autre de vaccination, voici enfin ses inscriptions prises à la faculté de médecine de Rennes pendant qu'il était étudiant et son diplôme de docteur. Qui vous a donné ces papiers ?

— Vous m'agacez, à la fin, monsieur, répondit avec colère l'accusé. Je vous répète que je suis le docteur Kernescop.

Nouvelle preuve de folie, pensa en lui-

même le juge d'instruction. Il se met en colère parce qu'on le contredit. Le juge crut donc utile de faire semblant de partager la croyance du pauvre fou et lui dit :

— Fort bien, c'est donc vous qui êtes le docteur Kernescop. Quand avez-vous quitté Quiberon ?

— Il Y a environ un an.

— Quel âge aviez-vous à cette époque ?

— Soixante et onze ans, mais j'en paraissais soixante.

— Je vous félicite, vous étiez un vieillard bien conservé pour cet âge.

On voit que le juge voulait amuser ce pauvre fou et le prenait en pitié.

— Quel âge avez-vous maintenant ? continua-t-il.

— Vous le voyez, je parais à peine vingt-cinq ans.

— Oui, vous semblez même en avoir à peine une vingtaine. C'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer

— Merci, monsieur le juge, dit le jeune homme. Je suis libre, n'est-ce-pas ?

— Pas encore aujourd'hui, mais demain. Vous pouvez y compter.

Et Kernescop fut reconduit en prison.

Le juge était maintenant bien fixé. Cet homme qui se faisait passer pour le docteur Kernescop n'était pas un assassin, mais un fou inoffensif qu'il fallait en fermer dans un asile d'aliéné. Deux faits restaient cependant à élucider avant de le faire admettre dans cet asile : qu'était devenu le véritable docteur Kernescop, quel était le nom de ce jeune

homme qui avait pu s'emparer des papiers du docteur ?

Le docteur Danic et la famille Legentil n'étaient cependant pas restés inactifs. Ils avaient rendu visite au juge d'instruction ; celui-ci, sans entrer dans aucuns détails, avait répondu que l'affaire ne présentait aucune gravité. Comme, d'une part, Danic et sa famille ignoraient l'accusation qui pesait sur Kernescop ; comme, d'autre part, le juge croyait les Legentil victimes de la folie de l'inconnu, les explications en restèrent là.

Le juge d'instruction résolut de procéder d'abord à la recherche du nom véritable du fou. C'était inutile de lui demander son nom puisqu'il persistait à s'appeler le docteur Kernescop. Quant à ses papiers, il devait les avoir soigneusement dissimulés, puisque les agents de la sûreté n'avaient trouvé chez lui que des documents apparte-

nant au véritable docteur. Peu de jours après, il confrontait dans son cabinet le prisonnier avec le maire de Quiberon, mandé à Paris pour cette circonstance.

Dès que Kernescop aperçut le maire, il alla vivement à lui pour lui serrer la main :

— Bonjour, cher monsieur Laubèse, comment vous portez-vous ? lui dit-il, Que je suis heureux de vous voir depuis une année d'absence. Madame se porte bien et mademoiselle Lucie aussi ?

Ce monsieur Laubèse était un homme grand et maigre, fort embarrassé de sa personne et surtout fort ému de comparaître comme témoin devant le juge d'instruction.

— Mais, monsieur, répondit-il en reculant de quelques pas et en ne prenant pas la main que lui tendait Kernescop, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Elle est bien bonne, celle-là ! s'écria le jeune homme en riant ; vous ne reconnaissez pas votre voisin, le Dr Kernescop, avec qui vous avez fait tant de parties de cartes.

— Non, monsieur, répondit le maire, je jure que je vous vois pour la première fois. Je jure que vous n'êtes pas le Dr Kernescop.

— C'est bien, Monsieur le maire, dit le juge d'instruction, vous pouvez vous retirer.

Il devenait inutile, en effet, de continuer la confrontation. L'affirmation du maire suffisait pour démontrer que ce fou avait bien usurpé le nom du Dr Kernescop et qu'il était étranger à Quiberon, sinon le maire de ce petit bourg l'aurait aussitôt reconnu.

Kernescop demeurait cependant immobile, les yeux hagards, comme frappé de la foudre. Oui, la scène inouïe qui venait de se passer avait été une révélation pour lui. Il

comprenait enfin la gravité de sa situation. Il avait tellement rajeuni en une année que personne ne le reconnaissait. Il fallait à tout prix divulguer la vérité et crier à tout le monde sa découverte de l'eau de Jouvence.

Le juge, remarquant la physionomie du prisonnier, crut à une attaque de folie furieuse ; il alla donc se barricader derrière son bureau, la main posée sur le bouton de la sonnerie électrique, prêt à appeler à l'aide s'il y avait le moindre danger.

Kernescop devina la crainte du juge et lui dit, en rendant sa voix aussi calme que possible :

— Monsieur le juge, vous me croyez fou, mais je ne le suis pas.

Le juge, rasséréiné par l'attitude du prisonnier, se contenta d'esquisser un geste de dénégation mais il se dit en lui-même : --

« Continue, mon bonhomme ; tous les fous disent qu'ils ne sont pas fous. »

— Monsieur, continua Kernescop, je suis un grand inventeur.

« Allons, se dit le juge, voilà qu'il va enfourcher un autre dada. Il a aussi la manie des grandeurs. »

Et, pour encourager les confidences de ce pauvre garçon, il ajouta tout haut :

— Racontez-moi donc vos inventions, mon cher monsieur.

Ce juge d'instruction, un excellent homme au fond, avait fini par prendre en pitié ce beau garçon, si jeune, si robuste, mais privé de raison.

— Monsieur, continua Kernescop, j'ai inventé un élixir, une eau de Jouvence si vous aimez mieux, qui rajeunit les hommes. Moi,

qui vous parle, j'ai eu soixante-douze ans la semaine passée et vous voyez que je n'en parais pas vingt-cinq.

— Voilà une invention admirable, mon cher monsieur. Puis-je vous demander le secret de votre eau de Jouvence ?

— Monsieur le juge, permettez-moi de ne pas répondre à votre question, répondit Kernescop, car je veux faire ma première communication devant l'Académie de médecine.

— Je vous approuve, dit le juge et dès ce soir vous pouvez vous rendre à l'Académie de médecine.

Il frappa sur le timbre, deux gardiens de la paix entrèrent et, sur un signal, ils reconduisirent le docteur dans sa cellule ; dès qu'il eut franchi la porte, le juge se frotta les mains et dit :

« Il ira maintenant très docilement à la maison des fous ; on lui dira qu'on le conduit à l'Académie de médecine. » Ce sera fait dès ce soir. Et maintenant achevons notre rapport.

Dans ce rapport, l'excellent juge d'instruction racontait que le nommé X..., encore inconnu et se faisant passer pour le vieux docteur Kernescop, habitant Quiberon, était atteint de la folie des grandeurs et croyait avoir inventé un élixir qui l'avait rajeuni. Qu'en conséquence, il était nécessaire de l'interner à Charenton.

C'est ce qui fut fait. Un nouveau rapport du médecin en chef de la maison des fous, à Charenton, confirma en tous points le rapport du juge d'instruction. Et comme Kernescop, furieux de se voir interner, avait été pris de plusieurs accès de rage, le médecin en chef le désigna comme fou furieux et or-

donna de le doucher plusieurs fois par jour. Défense absolue aussi de le laisser voir par personne, dans la Crainte de redoubler son mal.

Danic et la famille Legentil firent l'impossible pour délivrer ce malheureux Kernes-cop. Toutes leurs tentatives échouèrent devant la prétendue infaillibilité de la science des médecins aliénistes. Danic était allé raconter au préfet de police, à des magistrats haut placés, l'histoire véridique de ce martyr de la science. Le seul résultat de tant de démarches fut de se voir considéré lui-même comme atteint de dérangement cérébral. On sait malheureusement combien la folie déteint sur les personnes qui fréquentent un fou. Quand, dans une famille, le père est possédé de la folie de la persécution, la mère et les enfants finissent eux-mêmes par se croire persécutés. On conseilla même à Danic de

cesser des démarches qui devaient lui attirer des désagréments. Sa fille, madame Legentil, son beau-fils et ses petits enfants le supplièrent de rester tranquille. On finirait bien un jour, lui disait-on, par reconnaître l'injustice dont Kernescop avait été la victime, puisque celui-ci possédait toute sa raison.

Danic, pour avoir la paix dans sa propre demeure, promit d'attendre, mais il continua en silence à chercher des défenseurs à son pauvre persécuté. Un mois environ après l'internement de Kernescop, il fit la connaissance d'un député auquel il raconta les aventures extraordinaires du docteur. Ce député, hostile au ministère, flaira là une affaire à scandale, capable de jeter le discrédit sur le gouvernement. Il alla donc trouver le ministre de la justice, le prévenant qu'il lui poserait une question à la tribune sur l'internement de Kernescop dans une maison de

fous. Les ministres craignent beaucoup ces sortes de questions, car plus d'un y a perdu son portefeuille. Le ministre promet de faire une enquête. Huit jours après, le député recevait une lettre officielle lui annonçant que le soi-disant docteur Kernescop, interné à l'asile de Charenton, était dans un état lamentable. Loin de se guérir de sa folie, il se trouvait actuellement atteint d'une maladie singulière. Lui, si robuste au moment de son internement, il dépérissait chaque jour davantage. On le croyait miné par la phtisie. Fait curieux, ajoutait le rapport du médecin, il semblait rajeunir en même temps qu'il s'étiolait. Et le médecin ajoutait que ce rajeunissement apparent devait tenir à son état intellectuel.

Quand le député communiqua la lettre du ministre à Danic, celui-ci en fut profondément attristé. Le rapport du médecin de

l'asile d'aliénés contenait deux faits très alarmants : le dépérissement de Kernescop qui tendait à le faire passer pour phtisique et son rajeunissement. Danic avait entendu raconter plusieurs fois par Kernescop lui-même que, vers l'âge de seize à dix-sept ans, on l'avait cru poitrinaire. Or, en rajeunissant toujours, Kernescop avait maintenant atteint cet âge critique. Il repassait donc, mais en sens inverse, par les états successifs de son existence antérieure. C'était là un indice très grave, car où son rajeunissement finirait-il par s'arrêter ?

Quand Jeanne apprit que son fiancé avait continué à rajeunir, et qu'il était tombé gravement malade, elle comprit la nécessité de renoncer à tout espoir de l'épouser. Son chagrin dura quelques jours ; puis la raison l'emporta sur le sentiment et elle se consola en pensant qu'elle eût été malheureuse avec

un homme phénomène comme Kernescop.

Le docteur Danic alla revoir le député influent et lui fit observer que le rapport du médecin de l'asile de Charenton ne faisait que confirmer la réalité de la découverte de Kernescop, puisque, celui-ci rajeunissait toujours. Il lui fit comprendre que, si l'on attendait plus longtemps pour remettre le docteur en liberté, la phtisie pouvait l'emporter d'un moment à l'autre et que le secret de l'eau de Jouvence serait perdu à jamais pour l'humanité.

Le député promit d'aller revoir le ministre de la justice. Mais, ce jour même le gouvernement était renversé. La formation du nouveau ministère demanda une semaine. Quand Danic rappela au député sa promesse, celui-ci lui répondit qu'il se trouvait maintenant dans l'impossibilité d'interpeller le nouveau ministre de la justice, celui-ci étant un

de ses amis, et ayant les mêmes opinions politiques que lui.

Cette fois Danic désespéra presque complètement de pouvoir atteindre son but. Une dernière ressource lui restait : tâcher d'intéresser quelques membres des Académies au sort de cet admirable génie méconnu et martyrisé, le docteur Kernescop.

Il fut très mal reçu par ses collègues de l'Académie de médecine. Tous lui tournèrent le dos, lui disant que son fou avait voulu imiter Brown-Séquard et que son élixir de Jouvence devait se composer aussi de quelque infusion d'une glande quelconque. L'Académie en avait assez de ces mystificateurs.

Les savants de l'Académie des sciences furent encore plus nets : le mouvement perpétuel, la pierre philosophale et l'élixir de longue vie sont des chimères, lui fut-il répon-

du. Le dernier savant auquel il s'adressa lui rit au nez et lui répondit qu'il avait écrit quinze mémoires pour démontrer que la vie, c'était la mort ; qu'en conséquence le rajeunissement ne pouvait exister.

Bref, Danic fut obligé de conclure, après ses tentatives infructueuses auprès des académiciens, qu'on n'avait peut-être pas tort d'enfermer les grands inventeurs dans un asile de fous. Il finit enfin, par où il aurait dû commencer, ce qui arrive souvent pour tout le monde ; il se rendit à Charenton auprès du médecin en chef de l'asile et lui exposa la grande découverte de son prisonnier. Cet homme, fort intelligent, l'écouta avec bienveillance. Il voulut bien permettre à Danic, non pas de voir Kernescop et de lui parler, mais de lui écrire. Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis l'internement du jeune homme ; son état physique n'avait

guère changé depuis le rapport adressé au ministre, mais l'affaiblissement intellectuel avait considérablement augmenté. Le médecin en chef promit à Danic de remettre la lettre qu'il allait écrire à Kernescop et de lui faire parvenir la réponse.

Dans sa lettre, Danic donna des nouvelles de la famille Legentil, de Jeanne, lui raconta toutes ses démarches pour le faire sortir de l'asile, lui promit qu'il ne l'abandonnerait jamais. En terminant, il le suppliait de lui dévoiler son secret afin de pouvoir l'expérimenter et prouver ainsi à tous qu'il n'était pas fou, mais un homme de génie.

La réponse de Kernescop se fit attendre une semaine. Voici la lettre qu'il écrivit à Danic.

Monsieur, je vous remercie. Je m'amuse bien ici et ça me fait plaisir de rece-

voir une douche tous les jours. Veuillez m'envoyer des bonbons, dites-le au ministre.

Danic fut atterré. Oui, le doute devenait impossible : Kernescop n'était pas fou, car cette lettre dénotait une suite dans les idées, mais il avait perdu la mémoire et tombait en enfance, victime de son élixir dont il avait absorbé des doses beaucoup trop considérables pour atteindre l'âge de la jeunesse, il continuait toujours à rajeunir. Mais, circonstance imprévue, la mémoire, jusqu'ici conservée intacte, venait de disparaître en même temps que la majeure partie de son intelligence. Il pouvait cependant encore être sauvé ; comme il avait cessé de prendre de l'élixir depuis trois ou quatre mois, le rajeunissement devait bientôt s'arrêter, Reprenant dès lors la marche normale de l'existence, il recouvrerait et sa mémoire et son intelligence. Tel était le raisonnement du docteur

Danic. Il ne perdait donc pas l'espoir de voir Kernescop revenir à la raison et à la santé dans quelques mois.

Trois jours après, il revenait à l'asile de Charenton pour demander au médecin en chef l'autorisation de correspondre avec Kernescop ou de causer avec lui, croyant que des lettres ou des conversations pourraient produire une influence salubre sur ce cerveau détraqué.

« Votre protégé s'est enfui hier, dit le médecin en recevant Danic dans son cabinet. Il doit se cacher, dans le bois de Vincennes. J'espère qu'on le retrouvera aujourd'hui ou demain au plus tard. »

VII. Le mariage de Lochu

Plusieurs mois se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, Toutes les recherches faites pour retrouver Kernescop ont échoué : le fugitif a si bien su se cacher qu'il a été impossible de découvrir sa retraite. Le docteur Danic a fini par se persuader que son malheureux ami sera allé mourir misérablement dans quelque coin perdu de France. Gaston Corvec n'a jamais avoué à personne qu'il était l'auteur des dénonciations faites à la justice ; il déplore sincèrement les conséquences terribles de ses dénonciations et trouve que son oncle a été assez cruellement puni d'avoir voulu le sup-

planter en épousant Jeanne.

Si nous retournons à Quiberon, nous y retrouvons Danic et toute la famille Legentil confortablement installés dans leur chalet au bord de la mer. On leur a demandé des nouvelles du docteur Kernescop qui était retourné avec eux à Paris, deux ans auparavant, et qu'on n'avait jamais revu depuis à Quiberon. Ils ont répondu, ce qui était vrai, qu'après l'avoir beaucoup fréquenté pendant une année dans la capitale, ils l'avaient perdu de vue et qu'ils ignoraient sa résidence actuelle. Le maire, de son côté, avait naturellement raconté à ses administrés la singulière aventure de ce fou qui avait tenté à Paris, de se faire passer pour le docteur Kernescop. Les habitants de Quiberon ignoraient le mariage projeté entre le docteur et la jeune fille de M. Legentil, ainsi que les suites déplorables de ce mariage manqué.

Un jour de la fin du mois d'août, Danic et son gendre, le professeur Legentil, se trouvaient à l'extrémité de la jetée du port Maria de Quiberon. Cette jetée se termine par un petit phare qui éclaire la passe d'entrée du port, du côté de la mer sauvage. Cette extrémité de la jetée, protégée d'un côté par un mur qui la met à l'abri des lames venant du large, est le lieu de rendez-vous, des pêcheurs à la ligne. On trouve généralement beaucoup de pêcheurs à la ligne parmi les gens qui viennent passer une saison au bord de la mer. Toutes les rivières étant à peu près dépeuplées de poissons, on se trouve heureux de pouvoir se livrer à son exercice favori dans les ports de mer, où l'on est presque sûr de prendre toujours au moins du menu fretin.

M. Legentil adorait la pêche. Son plaisir consistait à passer de longues heures à

l'extrémité de la digue, abrité du vent contre le parapet, protégé du soleil par l'ombre du petit phare. Il prenait à la ligne des poissons d'espèces très variées. Il aimait aussi conduire sa femme et sa fille dans les herbages des côtes de Pont-Haliguen et de la pointe de Becconguel ; là, armé d'une truble, chacun poussait son filet dans les herbes marines et capturait des multitudes de belles crevettes. Une autre pêche très intéressante consistait à prendre des couteaux dans le sable. Ces mollusques, à longues coquilles, s'enfoncent verticalement dans le sable. On reconnaît leur présence à un trou, en forme de boutonnière, qu'ils laissent à la surface du sable. On y introduit une pincée de sel et l'animal sort à moitié de son trou au bout de quelques instants. On se hâte de le saisir, sinon il s'enfonce de nouveau et cette fois pour ne plus reparaître.

Mais la pêche à la ligne, au bout de la jetée, restait la distraction favorite de M. Legentil. C'est que, outre le plaisir de prendre du poisson, il se trouvait distrait par l'entrée et la sortie des bateaux sardiniers, par le va-et-vient des promeneurs qui circulent sur la digue, par les nombreux amateurs de pêche qui se pressaient autour de lui.

Ce jour-là, Danic accompagnait son gendre. Ils avaient apporté un filet de forme spéciale, ressemblant au plateau d'une grande balance. Ce filet, précisément appelé une balance à cause de sa ressemblance avec cet instrument de pesage, ce filet était destiné à prendre des petits poissons, nommés prétreaux, qui pullulent au bout de la jetée. Le prétreau est une variété d'éperlan ; frit, sa chair est exquise, comme celle du goujon.

Rien de facile comme la pêche au pré-

treau au moyen de la balance. On jette dans le filet des têtes de sardines, avec les tripes y adhérant, et on le laisse descendre dans l'eau très lentement pour ne pas effrayer le poisson. Celui-ci, très friand des tripes, passe au-dessus du filet pour les manger. Quand on voit qu'il y a beaucoup de prétreaux sur le filet, on enlève doucement celui-ci jusqu'à ce qu'il atteigne presque la surface de l'eau, puis on l'enlève brusquement : les poissons n'ont pas le temps de s'enfuir et restent pris sur le filet.

Cette pêche à la balance finit à la longue par devenir assez fatigante. M. Legentil, lassé, regarda autour de lui, cherchant s'il ne se trouvait pas là, par hasard, un de ces nombreux gamins qui viennent pêcher à la ligne avec des escargots. Cette pêche est singulière. On attache à un hameçon, fixé au bout d'une-longue ficelle, le

corps nu d'un petit escargot blanc, qui pul-
lule sur les chardons au bord de la mer et
qu'on a extrait de sa coquille, simplement en
la brisant avec un caillou. On laisse des-
cendre le fil dans l'eau et on tient l'autre
bout à la main. Un morceau de plomb tend le
fil dans la mer. Dès qu'on sent une secousse,
on tire le fil et le poisson qui a mordu est
pris. On pêche ainsi de gros poissons, nom-
més cournoiseaux, très jolis comme colora-
tions, mais à nageoires épineuses et à chair
très fade.

Un jeune garçonnet, d'une quinzaine
d'années, grand, maigrelet, l'air souffreteux,
pêchait justement à l'escargot à quelques
pas derrière M. Legentil. Celui-ci l'appela :

« Eh ! mon garçon viens ici, veux-
tu pêcher des prétreaux avec mon filet ? »

M. Legentil avait l'habitude de donner

quelques sous à celui qui pêchait pour lui pendant qu'il se reposait et la moitié des poissons pris. C'était une bonne aubaine pour les gamins et ceux-ci s'empressaient d'accepter ses offres.

Le gamin ainsi interpellé vint auprès de M. Legentil. Celui-ci le voyait pour la première fois et ne reconnut pas en lui un enfant de Quiberon ; mais, comme il était arrivé seulement de l'avant-veille de Paris, il en conclut que le gamin devait être un nouveau venu dans la localité.

— Je ne t'ai pas encore vu ici, dit-il. Est-ce que tu es depuis longtemps à Quiberon ?

— Depuis trois mois seulement, répondit le gamin.

La conversation en resta là. Cet enfant devait appartenir à quelque pauvre pêcheur,

car ses vêtements tout en loques et disparates décelaient une grande misère. M. Legentil jeta deux ou trois fois son filet à la mer pour en montrer la manœuvre au gamin, puis il le laissa pêcher tout seul.

Une bande de jeunes filles, sorties des usines de conserves de sardines, établies le long du port, s'avancait juste à ce moment le long de la jetée pour respirer l'air vivifiant de la mer pendant le quart d'heure qu'on leur laisse pour se reposer. Ces jeunes filles, dont l'âge peut varier de quatorze à dix-huit ans, offrent une physionomie remarquable. La race humaine, dans cette partie de la Basse-Bretagne, possède un type très particulier. Comme les moutons, comme la race bovine, les hommes et les femmes, dans le Morbihan en particulier, sont de plus petite taille que dans le reste de la France. La figure est hâlée par la brise de mer, on peut difficilement

assigner leur âge véritable. On ne les voit jamais rire ni même sourire. Le dimanche, jeunes filles et jeunes gens vont se promener au loin bras dessus, bras dessous, et reviennent le soir en chantant. La jeunesse affectionne aussi une danse en rond, où l'on se tient par les mains en chantant. Or, en chantant ou en dansant, ils conservent toujours un visage sérieux.

La bande s'arrêta vers le milieu de la jetée ; les jeunes filles tirèrent des bas et des aiguilles de leurs poches et se mirent à tricoter silencieusement, assises tout le long d'un banc en pierre qui longe la jetée.

Cependant deux ouvrières, plus hardies que les autres, s'étaient avancées jusqu'au bout de la jetée. L'une d'elles, assez jolie, la mine très éveillée, certainement originaire d'un pays moins triste que cette partie de la Bretagne, semblait entraîner avec elle

sa compagne, avec qui elle formait un contraste frappant. Cette jeune fille, la Carmencita de Quiberon, aperçut le gamin qui pêchait avec M. Legentil. A sa vue, ses yeux malins s'illuminèrent, un sourire dérida sa figure ; elle alla se placer doucement avec sa compagne derrière le gamin, adossée contre le mur du phare.

— Bonjour, Lochu, dit-elle au jeune pêcheur, tu ne dis pas bonjour à ton amoureuse, aujourd'hui ?

Le gamin, ainsi interpellé, ne répondit rien et ne se retourna même pas.

— Lochu, mon petit Lochu, mon amour de Lochu, regarde-moi, continua-t-elle en riant aux éclats avec sa compagne ; dis, tu ne veux pas m'épouser aujourd'hui ?

Mais Lochu relevait son filet et ne répondait pas encore.

— Tu es donc muet aujourd'hui, mon Lochu chéri, mon amour de Lochu, tu ne me vois pas ?

Cette scène étrange étonnait le docteur Danic et le professeur Legentil. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Hé bien ! Lochu, dit à son tour M. Legentil, tu ne réponds pas aux appels de ta belle amoureuse !

Et la jeune fille de répéter toujours, en riant de plus en plus fort :

— Lochu, mon petit Lochu, mon amour de Lochu, regarde-moi, je t'en prie ; dis, veux-tu m'épouser aujourd'hui ?

Lochu, puisque tel était évidemment le nom du gamin, Lochu pêchait toujours, la tête penchée en avant, en dehors de la balustrade, comme honteux.

Comme la sardinière continuait ses appels sardoniques, le docteur, impatienté, dit au gamin :

— Embrasse-la donc, tu vois qu'elle en meurt d'envie.

Lochu devait être sourd, car il ne bougeait pas plus qu'une statue. Il ne relevait même plus son filet.

Enfin, de guerre lasse, après avoir répété encore une cinquantaine de fois « mon Lochu chéri, mon petit Lochu, tu ne veux pas m'embrasser aujourd'hui », la jeune fille s'éloigna avec sa compagne qui n'avait pas ouvert la bouche.

Quand elle fut partie, le docteur demanda à Lochu :

— Pourquoi n'as-tu pas voulu lui répondre et l'embrasser ?

Lochu se retourna, regarda le docteur d'un œil atone et haussa les épaules.

« Ce doit être quelque pauvre d'esprit, pensèrent le docteur et son gendre, la risée des gens du pays. Cette ouvrière se moquait de lui. » Et, comme le professeur était reposé, il donna une pièce de cinquante centimes au gamin qui s'en alla sans dire merci.

Le lendemain, le docteur se promenait vers dix heures du matin dans la rue qui remonte de la plage vers le bourg. Vers le milieu de la rue, il vit un étrange spectacle. Trois hommes entouraient un être bizarre. Cet être était revêtu d'un pantalon, moitié rapiécé, moitié en loques, d'une longue re-dingote noire qui lui pendait jusqu'au-dessous des genoux, usée jusqu'à la corde ; il était coiffé d'un énorme chapeau monté, défoncé dans le haut. L'un des hommes qui l'entouraient lui passait autour du cou un

faux-col droit qu'il attachait au moyen d'une ficelle ; un autre, accroupi par derrière, armé de ciseaux, coupait les pans de la redingote à hauteur de la taille pour lui donner la forme d'un habit à queue.

Intrigué, le docteur s'approcha. Sous cet accoutrement ridicule, il reconnut Lochu, le gamin émacié qui avait pêché avec lui la veille. Lochu se laissait faire et sa figure exprimait une immense béatitude. Les apprêts de la toilette étaient terminés. Lochu s'éloigna lentement, majestueux comme un roi nègre qu'on vient d'habiller de la même façon, pendant que les trois hommes, riaient aux éclats.

Le docteur demanda à l'un d'eux :

— Pourriez-vous me dire ce qu'est ce Lochu que vous venez de travestir de la sorte ?

— Vous ne le connaissez pas encore ?
répondit l'homme interpellé ; c'est un gamin
à l'esprit détraqué, croyant toujours qu'il va
se marier. Tout le monde ici se moque de lui
et le prend en pitié. Il s'imagine que nous
l'avons habillé pour sa noce et qu'il se marie-
ra aujourd'hui. Les jeunes filles du pays le
plaisantent et lui demandent de l'épouser.

Le docteur comprenait maintenant la
scène de la veille, sur la jetée : la sardinière
se moquait de Lochu en lui déclarant sa
flamme, mais Lochu ne répondait pas à ses
provocations parce qu'elle n'était pas celle
qu'il voulait épouser.

— Y a-t-il longtemps que Lochu habite
Quiberon ? demanda encore le docteur.

— Depuis trois mois environ.

— Quelle est sa famille ?

— Il n'en a pas. Il est arrivé ici un jour, sans qu'on sache d'où il venait. La gendarmerie l'a interrogé, mais le malheureux, qui semble avoir perdu la mémoire, n'a jamais pu répondre aux questions qu'on lui posait. Comme c'est un innocent, fort doux, on l'a laissé tranquille. Il vit de la charité publique, couchant à la belle étoile sous une haie ; en hiver, je ne sais ce qu'on en fera

Rentré chez lui, le docteur raconta à sa famille la scène curieuse à laquelle il venait d'assister. On rit beaucoup au récit du mariage de Lochu. Tout en causant, le docteur réfléchissait à cette manie étrange de vouloir se marier chez un faible d'esprit et un garçon encore si jeune. Sa folie aurait-elle été causée par un mariage manqué ? Ce n'était pas probable à cet âge. Comment expliquer alors la manie de Lochu ? Pour le docteur, il y avait là un fait singulier.

— Tu me montreras ce Lochu, n'est-ce pas, grand père ? dit Jeanne. Je veux le connaître.

— Prends garde, dit en riant le docteur, que ce ne soit toi qu'il veuille épouser.

Dans l'après-midi de ce même jour, Jeanne jouait au croquet sur la plage avec quelques amies. Lochu, qui se promenait, passait à côté du groupe des joueurs. Il avait toujours sa redingote coupée, son faux-col attaché avec une ficelle, mais il avait perdu son chapeau à haute forme. Sa tête découverte recevait les rayons brûlants du soleil. Il s'arrêta pour regarder la partie de croquet. Jeanne lui tournait le dos et ne le voyait pas.

— Bonjour, Lochu, dit l'un des jeunes gens en interpellant le jeune garçon ainsi costumé, c'est donc pour demain ton mariage ?

En entendant le nom de Lochu, Jeanne se retourna et avança au-devant de celui-ci pour le mieux voir, mais, en apercevant le visage de la jeune fille, Lochu poussa un cri terrible. Il s'élança vers elle, la regarda un moment, écarta les bras comme pour l'enlacer ; mais, tombant à genoux sur le sable, il s'étendit tout de son long en disant ce seul mot : « Jeanne ! »

Il avait perdu connaissance.

On connaît la vive émotion qu'un tel événement produisit sur la plage. Le docteur Danic, aussitôt prévenu, fit transporter Lochu dans son chalet. Toute la famille Legentil entourait le malade, très intriguée de savoir comment ce pauvre d'esprit avait connu Jeanne. Le docteur paraissait encore plus agité que les autres : c'est qu'un soupçon, qui avait hanté son esprit depuis la scène comique du matin, prenait une consistance

plus grande depuis l'évanouissement de Lochu en prononçant le nom de sa petite fille. Danic se demandait si Lochu ne serait pas Kernescop, devenu fou, ayant perdu la mémoire, et tellement changé qu'il lui avait été impossible de le reconnaître à la suite des transformations physiques opérées par l'élixir. Il faut se rappeler en effet que, ni le docteur, ni la famille Legentil n'avaient pu obtenir l'autorisation de voir Kernescop depuis son internement dans l'asile de Charenton.

Le docteur attendait donc, avec la plus grande anxiété, que Lochu ait repris connaissance. Celui-ci ouvrit enfin les yeux. Il regarda autour de lui d'un air étonné, fixa ses yeux sur Jeanne, et se mit à pleurer en répétant toujours le nom de la jeune fille, « Jeanne, Jeanne », et cela d'un ton plaintif et touchant : Mme Legentil voulut l'interro-

ger, mais son père lui fit signe de se taire. Il ne fallait pas brusquer les événements et peut-être tout compromettre par une hâte intempestive. Il était clair, pour le docteur, que la vue de Jeanne avait produit une commotion salutaire dans le cerveau de Kernescop, si c'était réellement lui. Une lueur de raison avait apparu, mais toute la raison reviendrait-elle ?

Hélas ! non, la raison n'était pas revenue. Lochu, dès que son émotion fut calmée, redevint aussi hébété qu'auparavant. On eut beau l'interroger sur son passé, prononcer devant lui le nom de Kernescop, rien ne produisit l'effet qu'attendait le docteur.

Celui-ci désespérait de pouvoir apprendre le véritable nom de Lochu, quand une idée lui vint subitement. Il sortit avec le jeune garçon et le conduisit dans la maison habitée par le docteur Kernescop deux ans

auparavant. Il lui fit visiter successivement toutes les chambres de la maison ; à mesure qu'on avançait, la curiosité de Lochu redoublait. Il prenait les objets placés sur les cheminées et les examinait attentivement ; il s'arrêtait devant les tableaux et les regardait longuement. Le docteur Danic ne le perdait pas un instant de vue, étudiant dans ses regards ce qui se passait dans son âme.

En entrant dans la chambre à coucher, le gamin aperçut un grand tableau suspendu au mur, représentant une femme déjà âgée. Il se mit aussitôt à trembler, s'approcha du tableau en chancelant, leva les bras en l'air, croisa ses mains et dit en s'agenouillant « ma mère ! »

VIII. Mort de jeunesse

À cette vue, le docteur Danic ne douta plus de la personnalité de l'enfant : c'était bien Kernescop qu'on avait retrouvé sous le nom de Lochu. Kernescop fut immédiatement recueilli par la famille Legentil et par le docteur Danic. Tout le monde espéra qu'à force de soins on parviendrait peu à peu à lui rendre toute sa raison. Et, en effet, pendant les deux mois que le docteur et sa famille restèrent à Quiberon, les progrès furent très sensibles. En somme, le jeune Kernescop ne manquait pas d'intelligence, mais la mémoire des choses anciennes lui faisait presque complètement défaut.

Quand nous arrivons à l'âge de la vieillesse, nous avons presque complètement oublié les actes accomplis pendant notre jeunesse. Est-ce à dire que ces actes de la jeunesse n'existent plus dans notre mémoire ? non, et la preuve, c'est que dans certaines circonstances, au moment où la mort nous menace, nous revoyons notre existence passée dans l'espace de quelques secondes. Les faits de la jeunesse sont, donc demeurés gravés dans la mémoire, mais nous les percevons mal parce qu'ils sont comme recouverts par les autres faits plus récents.

Le contraire avait lieu pour Kernescop ; puisqu'il rajeunissait sans cesse, les actes de sa vieillesse s'effaçaient peu à peu de sa mémoire et les actes de sa jeunesse réapparaissaient au contraire peu à peu. Le bonheur de Kernescop consistait maintenant à causer avec son vieil ami Danic des actions

de sa première jeunesse. Comme Danic était plus jeune que lui de dix ans, la conversation du jeune garçon ne l'intéressait guère, il faut l'avouer. Quand Kernescop avait eu quinze ans, Danic n'en possédait encore que cinq et on ne se rappelle rien ou presque rien de ce qu'on a fait à un âge si jeune.

Quant à connaître la composition de l'élixir inventé par Kernescop, il fallait y renoncer pour jamais. Kernescop n'avait plus le moindre souvenir de cet élixir. Danic, pendant leurs promenades, l'interrogea de toutes les façons possibles. Il parla de l'eau de Jouvence, de l'élixir de longue vie, des moyens de rajeunir, le jeune Kernescop ne comprenait absolument rien à toutes ces demandes et ses réponses furent toujours les mêmes : « Je n'en sais rien, je ne me rappelle rien ».

Le rajeunissement de Kernescop sem-

blait enfin avoir cessé. Danic l'avait retrouvé depuis six semaines et le jeune homme paraissait toujours conserver le même âge, une quinzaine d'années.

Gaston Corvec, mis au courant des événements, vint passer quelques jours à Quiberon. Il lui fut impossible de reconnaître son oncle dans cet enfant imberbe, assez chétif. Quand à Kernescop, il ne reconnut pas davantage son neveu. Comme toutes les chambres de la villa habitée par le docteur et la famille Legentil étaient occupées, Corvec fut obligé d'aller demeurer dans la maison de Kernescop. Celui-ci demanda en grâce d'habiter aussi sa maison pendant les huit derniers jours qu'on devait rester à Quiberon, avant de retourner à Paris. L'oncle et le neveu s'installèrent donc ensemble dans l'antique demeure.

Le jour du départ pour la capitale était

arrivé, car septembre finissait et les jours moroses, froids et pluvieux devenaient prochains. Danic inspectait la maison de Kernescop pour s'assurer si tout avait bien été remis en place, car on ne devait revenir qu'au mois de juillet prochain. En entrant dans le cabinet de travail du docteur, alors qu'il était vieillard, il vit avec surprise une dizaine de fioles, laissées vides sur une table. Très intrigué, il demanda au jeune Henri, car on ne désignait plus que sous ce nom l'enfant qui fut le docteur Kernescop, il lui demanda d'où venaient ces flacons.

— C'est du sirop de groseille que j'ai trouvé dans une armoire, répondit-il. Que c'était bon, quel malheur qu'il n'y en avait pas davantage ! aussi j'ai tout bu !

— Dans quelle armoire as-tu trouvé le sirop de groseille ?

— Ici.

Et l'enfant conduisit Danic dans une sorte de petit laboratoire, attenant au cabinet où l'ancien docteur Kernescop avait l'habitude de préparer ses médicaments.

L'armoire désignée par Henri renfermait un grand nombre de médicaments, auxquels l'enfant n'avait pas touché heureusement, car plusieurs renfermaient des poisons. Une tablette seule restait vide et c'est là qu'Henri avait certainement trouvé les bouteilles du soi-disant sirop de groseille.

— C'est bien là que tu as trouvé le sirop de groseille ? demanda Danic.

— Oui, c'est là.

Le docteur regarda et vit une étiquette, collée au-dessus de la tablette ; cette étiquette portait la mention suivante : « Eau

de Jouvence. »

Danic en fut atterré. En huit jours, le jeune Henri avait avalé dix fioles d'eau de Jouvence ! tout ce qui restait de ce qu'avait fabriqué jadis Kernescop.

Ignorant les doses qu'on pouvait prendre sans danger de cet élixir, le docteur restait incapable de prévoir les effets devant résulter d'une absorption aussi considérable du liquide. Dans tous les cas, dix flacons en une semaine lui paraissait excessif et probablement fort dangereux.

Le retour à Paris s'effectua tranquillement et le voyage n'offrit rien d'important à signaler. Henri fut installé dans la maison habitée par le docteur Danic et sa famille. Il avait sa chambre et prenait ses repas avec ses amis. On désirait lui faire suivre des cours dans un lycée pour lui redonner les

connaissances perdues. On espérait que la crise étant terminée, il allait maintenant se comporter comme un garçon de son âge.

Mais, le lendemain de son arrivée à Paris, Kernescop fut pris d'une fièvre très intense et il dut s'aliter. Ses membres engourdis refusaient de fonctionner et craquaient à toutes les jointures, comme sous le coup d'une très violente attaque de rhumatisme articulaire aigu. Le docteur Danic, après avoir bien examiné le malade, diagnostiqua une fièvre de croissance. Kernescop allait-il regrandir et repasser par des états correspondant à des âges supérieurs à quinze ans ? c'était à ne plus rien comprendre aux effets produits par l'eau de Jouvence ?

Le docteur fut bientôt fixé. Au bout de deux jours de cette fièvre, Henri avait diminué de cinq centimètres. Ce n'était pas une fièvre de croissance qu'il avait, c'était au

contraire une fièvre de décroissance, engendrée par le soi-disant sirop de groseille absorbé par le pauvre garçon.

Les progrès du mal ne firent que s'accroître. En quinze jours, Henri avait rapetissé de cinquante centimètres. Il ne paraissait plus avoir que six ou sept ans à peine.

Fait très singulier et absolument inexplicable pour le docteur, cette fièvre intense qui ne cessait de le miner ne l'avait pas fait maigrir. Au lieu de voir dans son lit un pauvre petit être pâle, réduit presque à l'état de squelette, Henri était gros, joufflu, avec un visage coloré et paraissant jouir d'une santé excellente. Si les jambes n'avaient pas refusé de fonctionner, il aurait couru dans la chambre comme un enfant de son âge. Son intelligence se modifiait comme son corps et devenait enfantine.

Il aimait beaucoup les jouets et son neveu lui en apportait un nouveau chaque jour.

— Tiens, mon oncle, lui dit un jour Corvec pour plaisanter, voici un cheval en caoutchouc. Tu seras bien sage aujourd'hui.

— Pourquoi que tu m'appelles mon oncle ? répondit l'enfant tout surpris de cette singulière appellation.

Kernescop rajeunissait toujours avec une rapidité foudroyante. Un mois après, il était devenu un gros bébé de trois ans. La fièvre avait diminué et l'appétit revenait. Nous avons oublié de dire que, pendant son accès de décroissance, le jeune Henri ne pouvait supporter aucune nourriture. Si les enfants mangent beaucoup quand ils grandissent, c'est parce qu'il leur faut un grand apport de nourriture pour permettre aux muscles de croître. Ici, chez Kernescop, il y

avait au contraire excès de matériaux puisqu'il décroissait. La fièvre éliminait les matériaux surabondants et toute nourriture devenait inutile et dangereuse. De là aussi l'embonpoint extraordinaire, l'état de santé apparent chez cet enfant.

En même temps que la fièvre s'apaisait, l'usage des membres revenait progressivement. Le petit Henri put bientôt se lever et jouer dans l'appartement.

Le docteur Danic suivait avec l'intérêt d'un savant les progrès du rajeunissement de son ami. Il notait chaque jour les moindres détails des phases successives du phénomène. Il avait eu un moment l'idée de faire venir quelques membres de l'Académie de médecine pour assister eux-mêmes à des événements aussi stupéfiants ; mais son gendre, son petit-fils et Corvec lui-même lui firent observer qu'on serait capable de le

faire passer comme fou et de l'enfermer à Charenton. Le meilleur était donc de conserver le secret le plus absolu.

Le rajeunissement de Kernescop subit un temps d'arrêt, sans cesser cependant. L'enfant parlait chaque jour avec plus de difficulté et on le comprenait difficilement. Il continuait toujours à ne prendre aucune nourriture.

Un jour Henri tomba sur le plancher et ne put se remettre seul sur ses petites jambes. Il ne savait plus marcher tout seul. On le vit, pendant une semaine, aller de chaise en chaise, se soutenant à chaque meuble pour ne pas perdre l'équilibre. Puis, le bébé devint incapable de se tenir sur ses grosses jambes roses et dodues.

Une conséquence bien singulière du rajeunissement de Kernescop fut la difficulté

de l'habiller. Tant qu'il resta couché dans son lit, terrassé par la fièvre, on ne s'aperçut pas de la difficulté qu'il y avait à lui donner des vêtements à sa taille. Mais, quand Henri se leva pour la première fois, ce fut un éclat de rire, inextinguible quand on le vit mettre sa chemise, son pantalon et son habit. La chemise lui dépassait les pieds d'un demi-mètre et il pouvait presque entrer tout entier dans l'une des jambes du pantalon.

Les mères ont bien du mal pour habiller convenablement les enfants qui grandissent vite ; qu'était-ce pour ce malheureux Kernescop qui rajeunissait à vue d'œil !

Mme Legentil se vit dans l'obligation d'acheter une layette : des langes, des couches, des petites chemises, des petits corsets, des petits bonnets.

Henri atteignait l'âge de dix mois. Ses

dents qui avaient repoussé, étaient tombées les unes après les autres. Tombées est une très mauvaise expression, car il faudrait dire rentrées, dans les gencives. Les dents avaient progressivement diminué de volume et on les voyait disparaître dans l'épaisseur des gencives tuméfiées. Le docteur Kernescop avait mal aux dents et il gémissait en disant « papa, maman », Mme Legentil le tenait sur les genoux et le berçait en chantant. Et le docteur Kernescop avait fini par s'endormir.

L'appétit avait un peu reparu. Il fallut lui faire des potages, puis plus tard lui donner le biberon.

Henri ne parlait plus et ne savait même pas dire papa et maman ; il bégayait comme un enfant de quelques semaines. La fin approchait à grands pas. Un matin, Mme Legentil s'aperçut que le pauvre petit être avait

perdu la vue. Elle passait inutilement les mains devant les yeux d'Henri, celui-ci ne les suivait plus du regard. Elle avertit son père, son mari et ses enfants. Tout le monde accourut et on entoura le berceau, attendant d'un instant à l'autre le dernier soupir d'Henri qui poussait de faibles vagissements comme un enfant qui vient de naître. Tout à coup un petit cri se fit entendre.

C'était fini. Le docteur Kernescop venait de mourir de jeunesse.

Un mois après la mort de son oncle, Gaston Corvec, qui avait hérité de sa fortune, épousait Jeanne Legentil.